

LA VERTU DE L'HUMILITE



expliquée par
Saint Thomas d'Aquin,
Adolphe Tanquerey,
Garrigou-Lagrange
et le Père Marie-Eugène
de l'Enfant-Jésus

OMNIBUS OPERIBUS OMNIBUS OSTENSA SYDREMI
ETERIS-EXA VOI MISERO TAMMOR O PESTER
DOMINICA DOMINICA PAR E REDIT ET ORAT ACCORRE

« Apprenez de moi que Je suis doux et humble de Cœur »

*La vertu de l'humilité expliquée par Saint Thomas
d'Aquin, Adolphe Tanqueray, R. Garrigou-Lagrange et
le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus*

Compilation des textes et présentation
faite par le P. Silvio Moreno, IVE



*Institut du Verbe Incarné
Tunis – Année 2015*

Avertissement

Nous présentons dans ces pages la doctrine de l'Eglise sur la Vertu de l'Humilité, base fondamentale de la vie spirituelle de tous les chrétiens.

Nous avons choisi de la présenter selon la pensée des quelques grands auteurs spirituels, exposée dans des précis classiques : la somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, le précis d'ascétique et mystique d'Adolphe Tanqueray, les trois âges de la Vie intérieure de R. Garrigou-Lagrange et Je veux voir Dieu de Marie-Eugène de l'Enfant Jésus.

Nous avons laissé les exposées telles que nous les trouvons dans les livres correspondants, et nous avons ajouté au début de chaque exposée, à pie de page, une petite biographie de son auteur.

Marie, humble servante du Seigneur, nous obtienne de son Fils, doux et humble de cœur, cette vertu reine et mère de toutes les vertus.

*P. Silvio Moreno, IVE
Tunis - 2015*

Table des matières

II-II QUESTION 161: L'HUMILITÉ	6
ARTICLE 1: L'humilité est-elle une vertu?	6
ARTICLE 2: L'humilité siège-t-elle dans l'appétit, ou dans le jugement de la raison?	9
ARTICLE 3: Doit-on, par humilité, se mettre au-dessous de tous?	12
ARTICLE 4: L'humilité fait-elle partie de la modestie ou tempérance?	14
ARTICLE 5: Comparaison de l'humilité avec les autres vertus	16
ARTICLE 6: Les degrés de l'humilité	19
PRECIS DE THEOLOGIE ASCETIQUE ET MYSTIQUE	23
I. Sa nature	24
II. Les divers degrés d'humilité	27
III. L'excellence de l'humilité	32
IV. La pratique de l'humilité	34
LES TROIS AGES DE LA VIE INTERIEURE	43
CHAPITRE XII - L'humilité des progressants	44
L'humilité envers Dieu	45
Que doit être l'humilité envers le prochain?	50
CHAPITRE XIII - L'humilité du Verbe fait chair et ce que doit être la nôtre	55
L'humilité de Jésus et sa magnanimité	55
L'union de l'humilité et de la dignité chrétienne	59
APPENDICE - Gloria Crucis	65
JE VEUX VOIR DIEU	69
L'HUMILITE	70
A. NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ	71

B. DEGRÉS ET FORMES DE L'HUMILITÉ	81
C. MOYENS POUR ACQUÉRIR L'HUMILITÉ	86
<i>LITANIES DE L'HUMILITE</i>	90

SOMME THEOLOGIQUE

LA VERTU DE L'HUMILITE

PAR SAINT THOMAS D'AQUIN



II-II QUESTION 161: L'HUMILITÉ¹

1. Est-elle une vertu? 2. Siège-t-elle dans l'appétit, ou dans le jugement de la raison? - 3. Doit-on, par humilité, se mettre au-dessous de tous? - 4. Fait-elle partie de la modestie ou de la tempérance? - 5. Comparaison de l'humilité avec les autres vertus. - 6. Les degrés de l'humilité.

ARTICLE 1: L'humilité est-elle une vertu?

Objections:

1. Il ne semble pas. La vertu implique en effet une notion de bien. Or l'humilité semble impliquer la raison de mal pénal, selon le Psaume (105, 18): " On l'humilia en affligeant ses pieds d'entraves. " L'humilité n'est donc pas une vertu.

2. La vertu et le vice sont opposés. Or l'humilité se manifeste parfois dans le vice. L'Ecclésiastique dit en effet (19, 23 Vg) " Il y a celui qui s'humilia frauduleusement. "

3. Nulle vertu ne s'oppose à une autre vertu. Or l'humilité semble s'opposer à la vertu de magnanimité, qui tend aux grandes choses, alors que l'humilité les fuit.

4. La vertu, selon Aristote est " la disposition de ce qui est parfait ". Or l'humilité semble convenir aux imparfaits. C'est pourquoi il ne convient pas à Dieu de s'humilier, lui qui ne peut être au-dessous de personne. L'humilité n'est donc pas une vertu.

¹ Saint Thomas d'Aquin (1225 – 1274) est un religieux de l'ordre dominicain, célèbre pour son œuvre théologique et philosophique. Considéré comme l'un des principaux maîtres de la théologie catholique, il a été canonisé en 1323, puis proclamé docteur de l'Église en 1567 et patron des universités, écoles et académies catholiques, par Léon XIII en 1880. Il est aussi qualifié du titre de « Docteur angélique ». En 1879, le pape Léon XIII, dans son encyclique *Aeterni Patris*, a déclaré que les écrits de Thomas d'Aquin exprimaient adéquatement la doctrine de l'Église. Le Concile Vatican II (décret *Optatam Totius* sur la formation des prêtres, n° 16) propose l'interprétation authentique de l'enseignement des papes sur le thomisme en demandant que la formation théologique des prêtres se fasse « avec Thomas d'Aquin pour maître ».

5. "Toute vertu morale a pour matière les actions ou les passions", d'après Aristote. Or l'humilité n'est pas mise par lui au nombre des vertus qui ont trait aux passions, et elle n'est pas non plus rangée par lui sous la justice, qui porte sur les actions. Il semble donc qu'elle ne soit pas une vertu.

Cependant, Origène commentant ce verset de S. Luc (1, 48): " Il a, regardé l'humilité de sa servante ", dit que, dans l'Écriture, l'humilité est expressément déclarée l'une des vertus, puisque le Sauveur a dit (Mt 11, 9): " Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur. "

Conclusion: Comme nous l'avons dit antérieurement en traitant des passions, le bien ardu a quelque chose par quoi il attire l'appétit, à savoir sa raison de bien, et il a quelque chose qui provoque la répulsion, à savoir sa difficulté d'être atteint; le premier de ces éléments fait naître un mouvement d'espoir, et le second un mouvement de découragement. Or nous avons dit plus haut qu'à des mouvements de l'appétit qui se comportent par mode d'impulsion, il faut qu'il y ait une vertu morale qui modère et refrène; et à l'égard de ceux qui se comportent par mode de répulsion et de recul du côté de l'appétit, il faut qu'il y ait une vertu morale qui affermisse et pousse en avant. C'est pourquoi, en ce qui concerne l'appétit du bien ardu, deux vertus sont nécessaires: l'une qui tempère et refrène l'esprit, pour qu'il ne tende pas de façon immodérée aux choses élevées, et c'est la vertu d'humilité; l'autre qui fortifie l'esprit contre le découragement, et le pousse à poursuivre ce qui est grand conformément à la droite raison, et c'est la magnanimité. Il apparaît donc ainsi que l'humilité est une vertu.

Solutions:

1. Selon Isidore " humble (*humilis*) signifie pour ainsi dire appuyé à terre (*humi*) ", c'est-à-dire adhérent à ce qui est bas. Ce qui se réalise de deux façons.

1° En vertu d'un principe extrinsèque, lorsque par exemple un homme est abaissé par un autre. Et alors l'humilité a un caractère pénal.

2° En vertu d'un principe intrinsèque. Cela peut parfois être bon, lorsque quelqu'un, par exemple, considérant ce qui lui manque, s'abaisse selon sa condition, comme Abraham disant au Seigneur (Gn 18, 27): " Je parlerai à mon Seigneur, moi qui suis poussière et cendre. " L'humilité est alors une vertu. Mais parfois cela peut être mauvais, lorsque, par exemple, " l'homme, oubliant sa dignité, se compare aux bêtes stupides, et devient semblable à elles " (Ps 49, 13).

2. Comme on vient de le dire, l'humilité, selon qu'elle est une vertu, comporte dans sa raison un certain abaissement louable vers le bas. Mais parfois cela a lieu seulement selon les signes extérieurs, selon les apparences. Aussi est-ce là " une fausse humilité ", dont S. Augustin dit qu'elle est " un grand orgueil ", car il semble qu'elle tende à une gloire supérieure. - Mais parfois cela a lieu selon le mouvement intérieur de l'âme. C'est en ce sens que l'humilité est appelée proprement une vertu, car la vertu ne consiste pas dans des choses extérieures, mais principalement dans le choix intérieur de l'esprit, comme le montre Aristote.

3. L'humilité réprime l'appétit, de peur qu'il ne tende vers ce qui est grand en s'écartant de la droite raison. La magnanimité, elle, pousse l'esprit vers ce qui est grand en se conformant à la droite raison. Il apparaît donc que la magnanimité ne s'oppose pas à l'humilité, mais au contraire qu'elles ont en commun de se conformer toutes deux à la droite raison.

4. Il y a deux façons de dire qu'un être est parfait. D'une première façon, un être est dit parfait purement et simplement, quand aucun défaut ne se trouve en lui, ni selon sa nature, ni par rapport à quelque autre chose. Et ainsi Dieu seul est parfait, et l'humilité ne lui convient donc pas selon la nature divine, mais seulement selon la nature humaine qu'il a assumée. - D'une autre façon on peut dire qu'un être est parfait sous quelque rapport, par exemple selon sa nature, ou selon sa condition, ou selon le temps. En ce sens l'homme vertueux est

parfait. Sa perfection cependant reste déficiente en comparaison de Dieu. C'est ainsi qu'Isaïe (40, 17) peut dire: " Toutes les nations sont comme rien devant lui. " Et c'est ainsi que l'humilité peut convenir à tout homme.

5. Aristote voulait traiter des vertus selon qu'elles sont ordonnées à la vie civique, où la soumission d'un homme à un autre est déterminée selon l'ordre de la loi, et fait partie de la justice légale. Mais l'humilité, selon qu'elle est une vertu spéciale, regarde principalement la subordination de l'homme à Dieu, à cause de qui il se soumet aussi aux autres lorsqu'il s'humilie.

ARTICLE 2: L'humilité siège-t-elle dans l'appétit, ou dans le jugement de la raison?

Objections:

1. Il ne semble pas que l'humilité siège dans l'appétit, mais plutôt dans le jugement de la raison. En effet, l'humilité s'oppose à l'orgueil. Or l'orgueil consiste surtout en ce qui se rapporte à la connaissance. S. Grégoire dit en effet: " L'orgueil, quand il s'étend extérieurement jusqu'au corps, se fait d'abord connaître par les yeux ", ce qui faisait dire au Psalmiste (131, 1): " Seigneur, mon cœur ne s'est pas enflé d'orgueil, et mes regards n'ont pas été hautains. " Or les yeux servent surtout à la connaissance. Il semble donc que l'humilité se rapporte surtout à la connaissance que l'on prend de soi et qu'on estime petite.

2. Selon S. Augustin " l'humilité est presque toute la doctrine chrétienne "... Il n'y a donc rien dans la doctrine chrétienne qui soit inconciliable avec l'humilité. Or la doctrine chrétienne nous invite à désirer ce qu'il y a de meilleur, comme dit S. Paul (1 Co 12, 3 1): " Aspirez aux charismes les meilleurs. " L'humilité ne consiste donc pas à réprimer le désir des choses ardues, mais porte plutôt sur leurs estimations.

3. Il appartient à la même vertu de réprimer un élan excessif et d'affermir l'âme contre un recul excessif. Ainsi, c'est la même vertu de force qui réprime l'audace et qui affermit l'âme contre la peur. Or la magnanimité affermit l'âme contre

les difficultés qui se rencontrent dans la poursuite des grandes choses. Donc, si l'humilité réprimait l'appétit des grandes choses, il s'ensuivrait qu'elle ne serait pas une vertu distincte de la magnanimité. Ce qui semble faux. L'humilité ne porte donc pas sur l'appétit des grandes choses mais plutôt sur leur estimation.

4. Andronicus place l'humilité dans le train de vie extérieur. Il dit en effet que l'humilité est " un habitus qui évite les excès dans les dépenses et les apprêts ". Elle ne règle donc pas le mouvement de l'appétit.

Cependant, S. Augustin dit que l'homme humble est " celui qui choisit d'être abaissé dans la maison du Seigneur, plutôt que d'habiter dans la demeure des pécheurs ". Or le choix relève de l'appétit. L'humilité se trouve donc dans l'appétit, plutôt que dans l'estimation.

Conclusion: Comme on l'a dit, il appartient en propre à l'humilité que nous nous réprimions nous-mêmes, afin de ne pas être entraînés à ce qui nous dépasse. Mais il est nécessaire pour cela que nous prenions conscience de ce qui nous manque en comparaison de ce qui excède nos forces. C'est pourquoi la connaissance du manque qui nous est propre fait partie de l'humilité comme règle directrice de l'appétit. Pourtant, c'est dans l'appétit lui-même que l'humilité réside essentiellement. Aussi doit-on dire que le propre de l'humilité est de diriger et de modérer le mouvement de l'appétit.

Solutions:

1. L'élévation du regard est un signe d'orgueil, en tant qu'il exclut le respect et la crainte. Car ce sont surtout les gens timides et respectueux qui ont coutume de baisser les yeux, comme s'ils n'osaient pas se comparer aux autres. Il ne s'ensuit pas pour autant que l'humilité soit essentiellement dans la connaissance.

2. Prétendre à quelque chose de grand en se fiant à ses propres forces est contraire à l'humilité. Mais il n'est pas contraire à l'humilité de tendre à de grandes choses en mettant

sa confiance dans le secours divin, surtout puisque l'on est d'autant plus élevé aux regards de Dieu que l'on se soumet davantage à lui par humilité. " Autre chose, dit S. Augustin est de s'élever vers Dieu, autre chose de s'élever contre Dieu. Celui qui s'abaisse devant lui est élevé par lui, et celui qui se dresse contre lui est abaissé par lui. "

3. On trouve dans la vertu de force une même et unique raison de réprimer l'audace et d'affermir l'âme contre la crainte. Cette unique raison est en effet que l'homme doit faire passer le bien de la raison avant les périls de la mort. Au contraire, la raison que nous avons de refréner la présomption de l'espérance, ce qui relève de l'humilité, est différente de la raison que nous avons d'affermir l'âme contre le désespoir, ce qui relève de la magnanimité. En effet, la raison que nous avons d'affermir l'âme contre le désespoir, est la conquête de notre bien propre, car il ne faut pas qu'en désespérant l'homme se rende indigne du bien qui lui convenait. S'agit-il en revanche de réprimer la présomption de l'espérance, la raison principale est prise alors de la révérence due à Dieu, qui fait que l'homme ne s'attribue pas plus qu'il ne lui revient selon le rang qu'il a reçu de Dieu. Ainsi donc l'humilité semble impliquer principalement la sujétion de l'homme à Dieu. C'est pourquoi S. Augustin, qui assimile l'humilité à la pauvreté en esprit, la fait dépendre du don de crainte, par lequel on révère Dieu. De là vient que la force se comporte autrement vis-à-vis de l'audace que l'humilité vis-à-vis de l'espoir. Car la force se sert de l'audace plus que ne la réprime; c'est pourquoi l'excès a plus de ressemblance avec elle que le défaut. L'humilité, au contraire, réprime l'espoir ou la confiance en soi-même plus qu'elle ne s'en sert; c'est pourquoi l'excès est davantage en opposition avec elle que le défaut.

4. L'excès dans les dépenses et les apprêts extérieurs est d'ordinaire le fait d'une certaine fierté, que l'humilité réprime. De ce point de vue l'humilité se trouve secondairement dans les choses extérieures, selon qu'elles sont les signes du mouvement intérieur de l'appétit.

ARTICLE 3: Doit-on, par humilité, se mettre au-dessous de tous?

Objections:

1: Il ne semble pas. Car, on l'a dit l'humilité consiste principalement dans la sujétion de l'homme à Dieu. Mais ce qui est dû à Dieu ne doit pas être donné à l'homme, comme c'est clair pour tous les actes d'adoration. L'homme ne doit donc pas par humilité se mettre au-dessous de l'homme.

2. D'après S. Augustin, " l'humilité doit être placée du côté de la vérité, non du côté de la fausseté ". Or il y a des hommes qui occupent une très haute situation: s'ils se mettaient au-dessous de leurs inférieurs, cela ne pourrait pas se faire sans fausseté.

3. Nul ne doit faire ce qui tourne au détriment du salut d'autrui. Mais si par humilité l'on se mettait au-dessous d'un autre, cela tournerait parfois au détriment de celui à qui l'on se soumet, car cela pourrait lui inspirer de l'orgueil ou du mépris. C'est pourquoi S. Augustin a pu dire: " ... de peur qu'en observant une trop grande humilité, on ne détruise l'autorité qui doit gouverner. " Il ne faut donc pas que l'homme se mette au-dessous de tous par humilité.

Cependant, il y a ces paroles de S. Paul (Ph 2, 3): " Que chacun par humilité estime les autres supérieurs à soi. "

Conclusion: On peut considérer deux points de vue en l'homme: ce qui est de Dieu, et ce qui est de l'homme. Mais tout ce qui est défaut est de l'homme, et tout ce qui est salut et perfection est de Dieu, selon Osée (13, 9): " Ô Israël, ta perte vient de toi-même, ton secours de moi seul. " Or l'humilité, nous l'avons dit, regarde proprement la révérence par laquelle l'homme se soumet à Dieu. C'est pourquoi tout homme, s'il considère ce qui est de lui, doit se mettre au-dessous du prochain en considérant ce qui, en celui-ci, est de Dieu.

Mais l'humilité n'exige pas que l'on mette ce qui, en soi-même, est de Dieu, au-dessous de ce qui apparaît être de Dieu en l'autre. Car ceux qui reçoivent en partage les dons de

Dieu savent bien qu'ils les ont. S. Paul dit en effet (1 Co 2, 12) que nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu " afin de connaître les dons que Dieu nous a faits ". C'est pourquoi, sans manquer à l'humilité, on peut préférer les dons que l'on a soi-même reçus aux dons de Dieu qui paraissent avoir été attribués aux autres. Ce mystère, dit S. Paul (Ep 3, 5), " n'avait pas été communiqué aux hommes des temps passés comme il vient d'être révélé maintenant à ses saints Apôtres ".

De même l'humilité n'exige pas non plus que l'on mette ce que l'on a d'humain au-dessous de ce qui est humain dans le prochain. Autrement, il faudrait que tout homme se jugeât plus pécheur que tous les autres, et cependant S. Paul a pu dire sans manquer à l'humilité (Ga 2, 15): " Nous sommes, nous, des juifs de naissance, et non de ces pécheurs de païens. "

Néanmoins, tout homme peut juger qu'il y a dans le prochain quelque chose de bon que lui-même n'a pas, ou qu'il y a en lui-même quelque chose de mauvais qui ne se trouve pas chez l'autre, ce qui lui permet de se mettre par humilité au-dessous du prochain.

Solutions:

1. Non seulement nous devons révéler Dieu en lui-même, mais aussi révéler en toute chose ce qui est de lui, non cependant par le même mode dont nous révèrons Dieu. C'est pourquoi nous devons, par l'humilité, nous mettre au-dessous de tous les autres à cause de Dieu. " Soyez soumis, dit S. Pierre (1 P 2, 13), à toute créature humaine à cause de Dieu. " Pour Dieu seul cependant nous devons montrer de l'adoration.

2. Si nous préférons ce qui est de Dieu dans le prochain à ce qui est propre en nous, nous ne pouvons tomber dans la fausseté. C'est pourquoi ce passage de S. Paul: " Que chacun par l'humilité estime les autres supérieurs à soi ", est ainsi commenté par la Glose. " Nous ne devons pas estimer cela par une sorte de feinte: estimons vraiment, au contraire, qu'il peut y avoir en l'autre quelque chose de caché qui nous soit supérieur, même si notre bien, par quoi nous paraissions lui être supérieur, n'est pas caché. "

3. L'humilité, comme du reste les autres vertus, réside principalement à l'intérieur de l'âme. On peut ainsi, selon l'acte intérieur de l'âme, se mettre au-dessous d'un autre, sans pour autant donner occasion à ce qui pourrait être au détriment de son salut. C'est en ce sens qu'Augustin dit dans sa " Règle ": "Que le supérieur, par un sentiment de crainte de Dieu, se mette sous vos pieds. " Mais dans les actes extérieurs d'humilité, comme aussi dans les actes des autres vertus, il faut user de la modération qui convient, pour qu'ils ne puissent tourner au détriment de l'autre. Si cependant quelqu'un fait ce qu'il doit, et que les autres en prennent occasion de pécher, cela n'est pas imputé à celui qui agit avec humilité, car il ne commet pas de scandale, bien qu'un autre soit scandalisé.

ARTICILE 4: L'humilité fait-elle partie de la modestie ou tempérance?

Objections:

1. Il semble que non. L'humilité, en effet, regarde principalement la révérence par laquelle on se soumet à Dieu, on l'a dit. Or il appartient à la vertu théologale d'avoir Dieu pour objet. L'humilité doit donc être considérée plutôt comme une vertu théologale que comme une partie de la tempérance ou modestie.

2. La tempérance est dans le concupiscible. Or l'humilité semble être dans l'irascible, comme aussi l'orgueil, qui lui est opposé, et qui a l'ardu pour objet. Il semble donc que l'humilité ne soit pas une partie de la tempérance ou modestie.

3. L'humilité et la magnanimité portent sur les mêmes choses, cela ressort de ce que nous avons dit. Or la magnanimité n'est pas une partie de la tempérance, mais plutôt de la force, ainsi qu'on l'a vu antérieurement. Il semble donc que l'humilité ne soit pas une partie de la tempérance ou modestie.

Cependant, commentant S. Luc, Origène dit: " Si tu veux savoir le nom de cette vertu, et comment l'appellent les

philosophes, remarque que l'humilité sur laquelle Dieu abaisse ses regards est la même vertu que celle que les philosophes appellent *métriotès* ", c'est-à-dire mesure ou modération, laquelle appartient manifestement à la modestie ou tempérance. L'humilité fait donc partie de la modestie ou tempérance.

Conclusion: En assignant des parties aux vertus on fait principalement attention, nous l'avons dit plus haut à la ressemblance dans la manière d'agir de la vertu. Or la manière d'agir de la tempérance, d'où elle tire surtout son mérite, c'est le freinage ou la répression de l'emportement d'une passion. Voilà pourquoi toutes les vertus qui refrènent ou répriment l'élan des affections, ou qui modèrent les actions, sont considérées comme des parties de la tempérance. Or, de même que la douceur réprime le mouvement de colère, de même l'humilité réprime le mouvement d'espoir, qui est un élan de l'esprit tendant vers de grandes choses.

C'est pourquoi, de même que la douceur est une partie de la tempérance, de même l'humilité. Pour cette raison Aristote dit que celui qui tend vers de petites choses, selon ses possibilités, n'est pas appelé magnanime, mais " tempéré ": nous, nous pouvons l'appeler humble. Et, pour la raison dite plus haut, l'humilité, parmi les autres parties de la tempérance, est contenue sous la modestie, de la manière dont en parle Cicéron: en tant que l'humilité n'est rien d'autre qu'une certaine modération de l'esprit. " Ayez, dit S. Pierre (1 P 3, 4), la parure incorruptible d'une âme douce et humble. "

Solutions:

1. Les vertus théologales, qui se rapportent à la fin ultime, premier principe dans le domaine du désirable, sont causes de toutes les autres vertus. Que l'humilité soit causée par la vénération de Dieu n'exclut donc pas qu'elle soit une partie de la modestie ou tempérance.

2. Les parties sont assignées aux vertus principales, non selon leur ressemblance quant au sujet ou à la matière mais selon leur ressemblance quant à leur forme d'agir, on l'a

dit. C'est pourquoi, bien que l'humilité ait son siège dans l'irascible, elle n'en est pas moins placée parmi les parties de la modestie et de la tempérance à cause de son mode d'agir.

3. Quoique la magnanimité et l'humilité se rencontrent dans une même matière, elles diffèrent cependant par leur mode d'agir. C'est la raison pour laquelle la magnanimité est une partie de la force, et l'humilité une partie de la tempérance.

ARTICLE 5: Comparaison de l'humilité avec les autres vertus

Objections:

1. Il semble que l'humilité soit la plus importante des vertus. En effet, commentant ce qui est dit en S. Luc du pharisien et du publicain, S. Jean Chrysostome dit que " si l'humilité, même mêlée de fautes, court si facilement qu'elle dépasse la justice accompagnée d'orgueil, où n'ira-t-elle pas si elle est jointe à la justice? Elle sera présente au tribunal de Dieu au milieu des anges ". Il apparaît ainsi que l'humilité l'emporte sur la justice. Or la justice est la plus remarquable de toutes les vertus, et renferme en elle toutes les vertus, comme le montre Aristote. L'humilité est donc la plus grande des vertus.

2. " Envisages-tu, dit S. Augustin, par l'homme qu'il a daigné assumer, fut un enseignement moral ". Or c'est principalement son humilité qu'il nous a proposé d'imiter, lorsqu'il a dit (Mt 11, 29): " Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur. " Et S. Grégoire affirme: " On découvre la preuve de notre rachat dans l'humilité de Dieu. " L'humilité semble être donc la plus grande des vertus.

Cependant, la charité l'emporte sur toutes les vertus, selon S. Paul (Col. 3, 14): " Par-dessus tout, ayez la charité. " L'humilité n'est donc pas la plus grande des vertus.

Conclusion: Le bien de la vertu humaine réside dans l'ordre de la raison, lequel se prend principalement par rapport

à la fin. C'est pourquoi les vertus théologales, qui ont la fin ultime pour objet, sont les plus grandes.

Secondairement, on prête attention à la manière dont les moyens sont ordonnés à la fin. Et cette ordonnance se trouve essentiellement dans la raison elle-même qui ordonne, et, par participation, dans l'appétit ordonné par la raison. Cette ordonnance est faite de manière universelle par la justice, surtout par la justice légale. L'humilité, elle, fait que l'homme demeure bien soumis en toutes choses à l'ordre, d'une façon universelle, tandis que toute autre vertu le fait en telle ou telle matière particulière. C'est pourquoi, après les vertus théologales, après aussi les vertus intellectuelles qui ont pour siège la raison elle-même, et après la justice, surtout légale, l'humilité est plus importante que les autres vertus.

Solutions:

1. L'humilité ne l'emporte pas sur la justice, mais sur " la justice à laquelle est joint l'orgueil " et qui a cessé d'être une vertu; de même que, en sens inverse, le péché est remis par l'humilité: il est dit en effet du publicain que, en récompense de son humilité, " il s'en retourna chez lui justifié " (Lc 18, 14). C'est pourquoi S. Jean Chrysostome peut dire " Prête-moi deux attelages: l'un composé de la justice et de l'orgueil, l'autre du péché et de l'humilité. Tu verras le péché dépasser la justice, non par ses propres forces, mais par les forces de l'humilité qui lui est jointe; et tu verras l'autre couple vaincu, non par la faiblesse de la justice, mais par le poids et l'enflure de l'orgueil".

2. De même que l'assemblage ordonné des vertus est comparé, en raison d'une certaine ressemblance, à un édifice, de même ce qui est premier dans l'acquisition des vertus est comparé à la fondation qui est posée en premier dans l'édifice. Mais les véritables vertus sont infusées par Dieu. C'est pourquoi ce qui est premier dans l'acquisition des vertus peut s'entendre de deux façons: d'une première façon, parce qu'on enlève un obstacle. Et, à ce titre, l'humilité tient la première place, en tant qu'elle chasse l'orgueil auquel Dieu résiste, et rend l'homme docile et ouvert à l'influx de la grâce divine, en

tant qu'elle vide l'enflure de la superbe. " Dieu résiste aux orgueilleux, écrit S. Jacques (4, 6), mais il donne sa grâce aux humbles. " C'est de cette façon que l'humilité est appelée le fondement de l'édifice spirituel.

D'une autre façon, dans les vertus quelque chose est première directement, en donnant dès maintenant accès à Dieu. Or le premier accès à Dieu se fait par la foi. " Celui qui s'approche de Dieu doit croire " (He 11, 6). Et à ce titre c'est la foi qui est le fondement, d'une façon plus noble que l'humilité.

3. A qui méprise la terre, le ciel est promis. Ainsi à ceux qui méprisent les richesses terrestres sont promis les trésors célestes, selon cette parole (Mt 6, 19): " Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, ... mais amassez-vous des trésors dans le ciel. " De même, à ceux qui méprisent les joies du monde sont promises les consolations célestes (Mt 5, 5) " Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. " De même encore l'élévation spirituelle est promise à l'humilité, non parce qu'elle la mérite à elle seule, mais parce qu'il lui appartient en propre de mépriser la grandeur terrestre. C'est pourquoi S. Augustin dit: " Ne crois pas que celui qui s'humilie sera toujours à terre, puisqu'il est dit: "Il sera exalté". Mais ne crois pas qu'il le sera aux yeux des hommes par les grandeurs terrestres. "

4. Le Christ nous a principalement recommandé l'humilité, parce que c'est le grand moyen d'écartier ce qui fait obstacle au salut qui consiste pour l'homme à tendre vers les biens célestes et spirituels, biens dont il est empêché quand il cherche la gloire dans le domaine terrestre. C'est pourquoi le Seigneur, pour faire disparaître l'obstacle au salut, a montré par des exemples d'humilité qu'il fallait mépriser la grandeur qui paraît au-dehors. L'humilité est ainsi comme une disposition qui permet d'accéder librement aux biens spirituels et divins. Donc, de même que la perfection est supérieure à la disposition, de même la charité et les autres vertus par lesquelles l'homme est directement conduit à Dieu sont supérieures à l'humilité.

ARTICLE 6: Les degrés de l'humilité

Objections:

1. Il semble qu'on ne puisse accepter la distinction de l'humilité en douze degrés que l'on trouve dans la " Règle " de S. Benoît (ch.7): 1° " se montrer toujours humble de coeur et de corps, en tenant les yeux fixés à terre "; 2° " parler peu, de choses sérieuses, et sans élever la voix "; 3° " ne pas rire avec facilité et promptitude "; 4° " garder le silence jusqu'à ce que l'on soit interrogé "; 5° " observer la règle commune du monastère "; 6° " se croire et se dire le plus méprisable de tous "; 7° " s'avouer et se croire indigne et inutile en tout "; 8° " confesser ses péchés "; 9° " embrasser patiemment par obéissance les choses dures et pénibles "; 10° " se soumettre avec obéissance au supérieur "; 11° " ne pas prendre plaisir à faire sa volonté propre "; 12° " craindre Dieu et se rappeler tous ses commandements ". En effet, on énumère ici des choses qui se rapportent à d'autres vertus: à l'obéissance par exemple et à la patience. On énumère aussi des choses qui semblent relever d'une opinion fautive, qui n'est le fait d'aucune vertu, comme " se croire et se dire le plus méprisable de tous", ou " s'avouer et se croire indigne et inutile en tout ". On a tort de placer tout cela parmi les degrés de l'humilité.

2. L'humilité, comme d'ailleurs les autres vertus, va de l'intérieur à l'extérieur. Dans les degrés indiqués on a donc tort de placer ce qui appartient aux actes extérieurs avant ce qui appartient aux actes intérieurs.

3. S. Anselme lui, distingue sept degrés d'humilité: 1° " se savoir méprisable "; 2° " en être affligé "; 3° " le confesser"; 4° " le persuader ", c'est-à-dire vouloir qu'on le croie; 5° " supporter patiemment qu'on le dise "; 6° " supporter d'être traité avec mépris "; 7° " aimer cela ". Les degrés indiqués plus haut semblent donc en surnombre.

4. A propos de S. Matthieu (3, 15), la Glose ajoute: " L'humilité parfaite a trois degrés: le premier est de se soumettre à ses supérieurs, et de ne pas se préférer à ses égaux, et c'est bien; le deuxième est de se soumettre à ses égaux, et de ne pas se préférer à ses inférieurs, et c'est mieux; le

troisième est de se soumettre à ses inférieurs, et c'est la perfection. " Donc, les degrés indiqués semblent trop nombreux.

5. " La mesure de l'humilité, écrit S. Augustin est donnée à chacun à la mesure de sa grandeur. L'orgueil, qui est d'autant plus insidieux qu'on est plus grand, la met en danger. " Or la mesure de la grandeur humaine ne peut pas être fixée par un nombre déterminé de degrés. Il semble donc qu'on ne puisse assigner des degrés déterminés à l'humilité.

Conclusion: Comme on le voit par ce qui a été dit plus haut l'humilité se trouve essentiellement dans l'appétit, selon que l'homme refrène le mouvement de son âme pour l'empêcher de tendre à la grandeur de façon désordonnée. Mais l'humilité a sa règle dans la connaissance, afin que l'homme ne s'estime pas supérieur à ce qu'il est. Et le principe et la racine de cette double conduite, c'est la révérence de l'homme envers Dieu. Mais de cette humble disposition intérieure procèdent certains signes extérieurs dans les paroles, et dans les faits et gestes, qui manifestent ce qui se cache à l'intérieur, comme cela se passe aussi pour les autres vertus. En effet " à son air on connaît un homme, à son visage on connaît l'homme de sens ", dit l'Ecclésiastique (19, 29).

Dans les degrés indiqués de l'humilité se trouve quelque chose qui appartient à la racine de l'humilité, à savoir le douzième degré: " Craindre Dieu et se rappeler tous ses commandements. " On trouve aussi quelque chose qui appartient à l'appétit: ne pas tendre de façon désordonnée vers sa propre supériorité. Ce qui a lieu de trois manières: 1° lorsque l'homme ne suit pas sa propre volonté, ce qui appartient au onzième degré; 2° lorsqu'il règle sa volonté sur le jugement du supérieur, ce qui appartient au dixième degré; 3° lorsqu'il ne s'écarte pas de cette voie dans les moments durs et pénibles de l'existence, ce qui appartient au neuvième degré.

On trouve encore certaines choses se rapportant à l'estimation de l'homme reconnaissant ses défauts, et cela de trois manières: 1° par le fait que l'homme reconnaît et confesse ses propres défauts, ce qui appartient au huitième degré; 2° par

le fait que, considérant ses défauts, il s'estime incapable de grandes choses, ce qui appartient au septième degré; 3° par le fait qu'il estime les autres supérieurs à lui sous ce rapport, ce qui appartient au sixième degré.

On trouve enfin certaines choses se rapportant aux signes extérieurs. Parmi ces signes il en est un dans les faits, lorsque l'homme, dans ses œuvres, ne s'écarte pas de la voie commune, ce qui appartient au cinquième degré. Il en est deux autres dans les paroles, lorsque l'homme ne devance pas le moment de parler, ce qui appartient au quatrième degré, et lorsqu'il ne dépasse pas la mesure en parlant, ce qui appartient au deuxième degré. Les autres signes se trouvent dans les gestes extérieurs, quand on réprime par exemple la hardiesse du regard, ce qui appartient au premier degré, et quand on retient le rire extérieur et les autres signes d'une joie inepte, ce qui appartient au troisième degré.

Solutions:

1. On peut sans fausseté " se croire et se déclarer le plus méprisable de tous ", selon les défauts cachés qu'on reconnaît en soi, et les dons de Dieu qui sont cachés dans les autres. C'est pourquoi S. Augustin peut dire: " Songez que certains ont sur vous de secrètes supériorités, même si vous apparaissez extérieurement meilleurs qu'eux. "

De même, on peut sans fausseté " s'avouer et se croire indigne et inutile en tout " si l'on considère ses propres forces, et que l'on rapporte tout son pouvoir à Dieu. " Ce n'est pas que de nous-mêmes, écrit S. Paul (2 Co 3, 5), nous ayons qualité pour revendiquer quoi que ce soit comme venant de nous; notre capacité vient de Dieu. "

Il n'est pas illogique non plus de mettre au compte de l'humilité ce qui appartient à d'autres vertus puisque, de même qu'un vice sort d'un autre vice, de même, par un ordre naturel, l'acte d'une vertu procède de l'acte d'une autre vertu.

2. L'homme a deux moyens pour parvenir à l'humilité: le premier et le principal, c'est le don de la grâce. A ce point de vue, ce qui est intérieur précède ce qui est extérieur. Le second moyen, c'est l'effort de l'homme. A ce point de vue,

l'homme commence par réprimer l'extérieur, et il parvient ensuite à extirper la racine intérieure. C'est en suivant cet ordre que sont indiqués ici les degrés de l'humilité.

3. Tous les degrés indiqués par S. Anselme se ramènent à connaître, à exprimer et à vouloir sa propre abjection. En effet, le premier degré appartient à la connaissance de ses propres défauts. Mais, parce qu'il serait blâmable d'aimer ses propres défauts, cela est exclu par le deuxième degré. A la manifestation de ses défauts se rapportent le troisième et le quatrième degré, de sorte qu'on ne déclare pas seulement ses défauts, mais qu'on veut en persuader les autres. Les trois autres degrés concernent l'appétit, qui ne cherche pas l'honneur mais l'abjection extérieure, ou la supporte avec égalité d'âme, qu'elle lui vienne par des paroles ou par des faits. Car, comme le dit S. Grégoire, " c'est peu d'être humble vis-à-vis de ceux qui nous honorent, puisque les séculiers en font autant; mais nous devons surtout être humble vis-à-vis de eux qui nous font souffrir ". Et cela appartient aux cinquième et sixième degrés. Ou bien encore on embrasse volontiers les humiliations extérieures, ce qui appartient au septième degré. Et ainsi tous ces degrés sont compris dans les sixième et septième degrés de la liste de S. Benoît.

4. Ces degrés sont pris non en considérant la réalité elle-même, c'est-à-dire la nature de l'humilité, mais par comparaison avec le niveau des hommes, qui sont ou bien des supérieurs, des inférieurs ou des égaux.

5. Cet argument procède lui aussi des degrés d'humilité considérés non selon la nature même de l'humilité comme fait la liste de S. Benoît, mais selon les différentes conditions des hommes.

**PRECIS DE THEOLOGIE ASCETIQUE ET
MYSTIQUE**

L'HUMILITE

PAR ADOLPHE TANQUEREY (1854-1932)



L'HUMILITE²

Cette vertu pourrait, sous certains aspects, se rattacher à la justice, puisqu'elle nous incline à nous traiter comme nous le méritons. Cependant on la rattache généralement à la vertu de tempérance, parce qu'elle modère le sentiment que nous avons de notre propre excellence. Nous exposerons : 1° sa *nature* ; 2° ses *degrés* ; 3° son *excellence* ; 4° les *moyens* de la pratiquer.

I. Sa nature

1127. 1° L'humilité est une vertu que les païens n'ont pas connue : pour eux, l'humilité désignait quelque chose de vil, d'abject, de servile ou d'ignoble. Il n'en était pas de même chez les Juifs : éclairés par la foi, les meilleurs d'entre eux, les justes, conscients de leur néant et de leur misère, acceptaient avec patience l'épreuve comme un moyen d'expiation ; Dieu

² Tanquerey a commencé ses études au collège de Saint-Lô puis, à partir de 1873, au Grand Séminaire de Coutances, jusqu'en 1875, où il a intégré pour le séminaire de Saint-Sulpice de Paris. Après deux années d'études à Rome, il a obtenu son diplôme de docteur en théologie en 1878 à l'Angelicum. Ayant reçu le sacerdoce la même année, il est devenu membre de la Communauté de Saint-Sulpice. Il a ensuite été professeur de théologie dogmatique et occupé divers postes, tels que celui de supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. Il a pris, à cause de la politique anticléricale de la France, sa retraite au séminaire Saint-Sulpice d'Issy-les-Moulineaux, où il a écrit son œuvre la plus célèbre, le *Précis de théologie ascétique et mystique*, d'abord publié en 1924 et plusieurs fois réédité. Traduit en plusieurs langues, ce recueil de théologie ascétique et mystique a connu une grande diffusion. Dans cet ouvrage qui décrit les écoles d'ascétisme depuis les Pères de l'Église jusqu'à l'école d'Alphonse de Liguori, l'accent est mis sur l'école française de spiritualité. Ayant acquis une notoriété particulière, c'est le plus utilisé dans plusieurs séminaires catholiques et la lecture en est recommandée à leurs membres par de nombreux auteurs spirituels, ordres religieux et congrégations. En 1926, il s'est retiré à Aix-en-Provence, où il a repris jusqu'à sa mort ses fonctions sacerdotales en se consacrant constamment à la révision de nouveaux manuels scolaires et à l'écriture de plus petites publications consacrées à des sujets spirituels.

alors s'inclinait vers eux pour les secourir; il aimait à exaucer les prières des humbles, et pardonnait au pécheur contrit et humilié. Quand donc N. Seigneur vint prêcher l'humilité et la douceur, les Juifs purent comprendre son langage. Pour nous, nous le comprenons mieux encore, après avoir médité sur les exemples d'humilité qu'il nous a donnés dans sa vie cachée, publique et souffrante, et qu'il ne cesse de nous donner dans sa vie eucharistique.

On peut définir l'humilité : *une vertu surnaturelle, qui, par la connaissance qu'elle nous donne de nous-mêmes, nous incline à nous estimer à notre juste valeur, et à rechercher l'effacement et le mépris.* Plus brièvement S. Bernard la définit: « *virtus qua homo verissima sui agnitione, sibi ipsi vilescit* » (*De gradibus humil.*, c.I, n.2). Cette définition se comprendra mieux, quand nous aurons exposé le fondement de l'humilité.

1128. 2° **Fondement.** L'humilité a un double fondement, la *vérité* et la *justice* : la vérité, qui fait que nous nous connaissons nous-mêmes tels que nous sommes ; la justice, qui nous incline à nous traiter conformément à cette connaissance.

A) Pour se connaître soi-même, dit S. Thomas, il faut voir ce qui en nous appartient à Dieu et ce qui nous appartient en propre ; or tout ce qu'il y a de bien vient de Dieu et lui appartient, tout ce qu'il y a de mal ou de défectueux, vient de nous. La justice demande donc impérieusement que l'on rende à Dieu, et à Dieu seul, tout honneur et toute gloire : « *Regi sæculorum immortalis, invisibilis, soli Deo honor et gloria* » (I Tim., I, 17) ; « *Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor et virtus et fortitudo Deo nostro* » (Apoc., VII, 12). Sans doute, il y a quelque chose de bon en nous, notre être naturel et surtout nos privilèges surnaturels ; l'humilité ne nous empêche pas de les voir, de les admirer ; mais, de même que quand on admire un tableau, c'est à l'artiste qui l'a peint que va notre hommage et non à la toile, ainsi, quand nous admirons les dons et les grâces de Dieu en nous,

c'est à lui et non à nous-mêmes que doit aller notre admiration.
370

1129. B) Par ailleurs notre qualité de pécheurs nous condamne à l'humiliation. En un certain sens nous ne sommes de nous-mêmes que péché, parce que nés dans le péché, nous conservons en nous la concupiscence qui nous porte au péché. a) Quand nous entrons dans le monde, nous sommes déjà souillés par la tache originelle, dont seule la miséricorde divine peut nous purifier. b) Et que de fautes actuelles nous avons commises depuis le premier éveil de notre raison ? Si nous avons commis un seul péché mortel, nous méritons de ce chef d'éternelles humiliations. Mais même si nous n'avons commis que des fautes vénielles, nous devons nous rappeler que la moindre d'entre elles est une offense de Dieu, une désobéissance volontaire à sa loi, un acte de révolte par lequel nous avons préféré notre volonté à la sienne : une vie tout entière passée dans la pénitence et l'humiliation ne suffirait pas à l'expier. c) Mais de plus nous conservons en nous, même lorsque nous sommes régénérés, des tendances profondes au péché, à toutes sortes de péchés, si bien que, selon le témoignage de saint Augustin, si nous n'avons pas commis tous les péchés du monde, nous le devons à la grâce de Dieu. Nous devons donc en justice aimer les humiliations, accepter tous les reproches : si on nous dit que nous sommes avares, déshonnêtes, orgueilleux, nous devons en convenir, parce que nous conservons en nous la tendance à tous ces défauts. « Ainsi, conclut M. Olier, en toute maladie, persécution, mépris et autre affliction, il faut nous mettre du parti de Dieu contre nous-mêmes, et dire que nous les méritons justement et davantage, qu'il a droit d'user de toute créature pour nous punir, et que nous adorons la grande miséricorde qu'il exerce maintenant sur nous, sachant bien qu'au temps de sa justice il nous traitera plus rigoureusement » (*Catéch. chrétien*, Ire Part., lect. XVIII).

Voilà donc le double fondement de l'humilité : n'étant de nous-mêmes que néant, nous devons aimer l'oubli et

l'effacement ; pécheurs, nous méritons tous les mépris et toutes les humiliations.

II. Les divers degrés d'humilité

Il y a différentes classifications, suivant les divers points de vue auxquels on se place. Nous n'indiquerons que les principales, qui peuvent se ramener à trois : celles de S. Benoît, de S. Ignace et de M. Olier.

1130. 1° **Les douze degrés de S. Benoît.** Cassien avait distingué dix degrés dans la pratique de l'humilité. S. Benoît complète cette division, en y ajoutant deux autres degrés. Pour en saisir l'ordonnance, il faut se rappeler que S. Benoît envisage cette vertu comme une *attitude d'âme habituelle qui règle l'ensemble des relations du moine avec Dieu dans la vérité de sa double qualité de créature pécheresse et d'enfant adoptif*. Elle est basée sur la révérence envers Dieu, et comprend, outre l'humilité proprement dite, l'*obéissance*, la *patience* et la *modestie*. Parmi ces douze degrés, sept se rapportent aux actes intérieurs et, cinq aux actes extérieurs.

1131. Parmi les actes intérieurs il rangé :

1) La *crainte de Dieu* sans cesse présente aux yeux de notre esprit, et nous faisant pratiquer les commandements : crainte des châtiments d'abord, puis crainte révérentielle, qui s'achève dans l'adoration : « *timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi* » (Ps. XVIII, 10).

2) L'*obéissance*, ou la soumission de notre volonté à celle de Dieu : si nous avons en effet la révérence et la crainte de Dieu, nous ferons sa volonté en tout : cette obéissance est bien un acte d'humilité puisque c'est l'expression de notre dépendance à l'égard de Dieu.

3) L'*obéissance aux Supérieurs* pour l'amour de Dieu, *pro amore Dei* ; il est plus difficile de se soumettre aux Supérieurs qu'à Dieu lui-même : il y faut un plus grand esprit de foi pour voir Dieu dans ses supérieurs, et une abnégation

plus parfaite, parce que cette obéissance s'applique à un plus grand nombre de choses.

4) *L'obéissance patiente* même dans les choses les plus difficiles, en supportant les injures sans se plaindre, même et surtout quand l'humiliation vient des Supérieurs : pour y réussir, on pense à la récompense céleste et aux souffrances et humiliations de Jésus.

5) *L'aveu des fautes secrètes*, y compris les pensées, au Supérieur, en dehors de la confession sacramentelle ; c'est un acte d'humilité qui est un frein puissant : la pensée qu'il faudra manifester ses fautes les plus secrètes retient souvent sur la pente de l'abîme.

6) L'acceptation cordiale de toutes les privations, occupations viles, en se regardant comme au-dessous de sa tâche.

7) Se croire sincèrement, du fond du coeur, le dernier de tous les hommes. C'est un degré rare ; les saints y arrivent, en se disant que si les autres avaient eu autant de grâces que nous, ils seraient meilleurs.

1132. Ces actes intérieurs se manifestent évidemment par des actes extérieurs, dont les principaux sont :

8) *La fuite de la singularité* : ne rien faire d'extraordinaire, mais se contenter de ce qui est autorisé par la règle commune, les exemples des anciens et les coutumes légitimes ; vouloir se singulariser est en effet une marque d'orgueil ou de vanité.

9) *Le silence* : savoir se taire tant qu'on n'est pas interrogé, ou qu'il n'y a pas une bonne raison de parler, et donner aux autres l'occasion de parler : dans l'empressement à prendre la parole il y a en effet beaucoup de vanité.

10) *La retenue dans le rire* : S. Benoît ne condamne pas le rire, en tant qu'il est l'expression de la joie spirituelle, mais seulement le rire de mauvais aloi, le gros rire ou le rire railleur, ou la disposition habituelle à rire promptement et bruyamment, qui montre peu de respect pour la présence de Dieu et peu d'humilité.

11) *La réserve dans les paroles* : quand on parle, le faire doucement et humblement, sans éclats de voix, avec la gravité et la sobriété du sage.

12) *La modestie dans le maintien* : marcher, s'asseoir, se tenir debout, regarder modestement, sans affectation, la tête légèrement inclinée, en pensant à Dieu, et en se disant qu'on est indigne de lever les yeux vers le ciel.

Après avoir expliqué les différents degrés d'humilité, S. Benoît ajoute qu'ils mènent à l'amour de Dieu, cet amour parfait qui exclut la crainte : l'amour de Dieu, voilà donc le terme où conduit l'humilité : la voie est rude, mais les sommets où elle conduit sont les hauteurs de l'amour divin.

1133. 2° **Les trois degrés de S. Ignace.** Vers la fin de la seconde semaine des Exercices, avant les règles sur l'élection, S. Ignace propose à son retraitant trois degrés d'humilité, qui sont au fond trois degrés d'abnégation.

1) Le premier « consiste à m'abaisser et à m'humilier autant qu'il me sera possible et qu'il m'est nécessaire pour obéir en tout à la loi de Dieu, notre Seigneur : de sorte que quand on m'offrirait le domaine de l'univers, quand on me menacerait de m'ôter la vie, je ne mette même pas en délibération la possibilité de transgresser un commandement de Dieu ou des hommes, qui m'oblige sous peine de péché mortel ». Ce degré est essentiel à tout chrétien qui veut garder l'état de grâce.

2) Le second degré d'humilité est plus parfait que le premier. « Il consiste à me trouver dans une entière indifférence de volonté et d'affection entre les richesses et la pauvreté, les honneurs et les mépris, le désir d'une longue vie ou d'une vie courte, pourvu qu'il en revienne à Dieu une gloire égale et un égal avantage au salut de mon âme. De plus, quand il s'agirait de gagner le monde entier, ou de sauver ma propre vie, je ne balancerais pas à rejeter toute pensée de commettre à cette fin un seul péché véniel ». C'est une disposition déjà bien parfaite, et à laquelle n'arrivent que fort peu d'âmes.

3) « Le troisième degré d'humilité est très parfait. Il renferme les deux premiers, et veut de plus, supposé que la louange et la gloire de la Majesté divine soient égales, que

pour imiter plus parfaitement Jésus-Christ, notre Seigneur, et me rendre de fait plus semblable à lui, je préfère, j'embrasse la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre, plutôt que les richesses ; les opprobres avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres plutôt que les honneurs ; le désir d'être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel, plutôt que de passer pour un homme sage et prudent aux yeux du monde ». C'est le degré des parfaits, c'est l'amour de la croix et de l'humiliation, en union avec Jésus-Christ et par amour pour lui ; quand on en arrive là, on est dans la voie de la sainteté.

1134. 3° **Les trois degrés d'humilité, d'après M. Olier.** Après avoir exposé, dans le Catéchisme chrétien, la nécessité de l'humilité et la façon de combattre l'orgueil, M. Olier explique, dans l'*Introduction*, les trois degrés d'humilité intérieure qui conviennent aux âmes déjà ferventes.

a) Le premier, c'est de se plaire dans la connaissance de soi-même, de sa vileté, de sa bassesse, de ses défauts et de ses péchés. La connaissance seule de ses misères n'est pas l'humilité ; il en est qui remarquent leurs défauts, mais s'en attristent, et cherchent en eux quelque perfection qui les mettent à couvert de la confusion qu'ils éprouvent : c'est un effet de la superbe. Mais quand on se complaît dans la connaissance de ses misères, quand on aime sa propre vileté et abjection on est vraiment humble. Si on a eu le malheur de commettre un péché, on doit le détester sans doute, mais en même temps aimer la vileté où l'on est réduit par le péché. Pour se complaire en ses misères, il faut se rappeler que ce sentiment honore Dieu, précisément parce que notre petitesse fait ressortir sa grandeur, et nos péchés sa sainteté. L'âme proteste ainsi qu'elle n'est rien qui vaille, qu'elle est incapable par elle-même de faire le bien, mais que tout vient de Dieu, que tout dépend de lui, et que tout doit être opéré par lui en nous.

b) Le second degré c'est d'aimer d'être connu pour vil, pour abject, pour néant et péché, et de passer pour tel dans l'esprit de tout le monde. Si en effet, connaissant et aimant

notre misère, nous voulions être estimés des hommes, nous serions des hypocrites, désirant de paraître meilleurs que nous ne sommes. C'est hélas ! notre tendance : de là naît le chagrin que nous avons lorsqu'on découvre nos imperfections, le souci que nous avons de réussir dans nos œuvres, et d'acquérir l'estime des hommes. Or désirer cette estime, c'est être un voleur et un larron, désirant s'approprier ce qui n'appartient qu'à l'Être souverain. L'âme humble au contraire ne se soucie pas de ce qu'on pense d'elle ; elle souffre quand on la loue, et aimerait mieux souffrir mille affronts qu'une seule louange, l'un étant fondé sur la vérité, et l'autre sur le mensonge.

c) Le troisième degré est de vouloir être non seulement connu, mais traité pour vil, abject et méprisable ; c'est de recevoir avec joie tous les mépris et toutes les confusions possibles ; en un mot, c'est de désirer d'être traité selon ce qu'on mérite. Or quel mépris n'est pas dû au néant, qui n'a rien en soi de recommandable, et surtout quel mépris n'est pas dû au péché, qui nous éloigne du véritable bien qui est Dieu ? Aussi, quand Dieu nous envoie des sécheresses, des délaissements intérieurs et des rebuts, nous devons prendre le parti de Dieu contre nous, et avouer qu'il a raison de rebuter nos œuvres et nos personnes. De même si nous sommes maltraités par nos supérieurs, nos égaux et même nos inférieurs, nous devons nous en réjouir comme de la chose la plus juste, la plus avantageuse pour nous et la plus conforme au désir de Jésus-Christ. Il ne faut même pas par superbe aspirer à une haute place dans le ciel ; sans doute il faut vouloir aimer Dieu autant qu'il le désire, et nous rendre fidèles pour parvenir au point de gloire et de félicité qu'il nous prépare ; mais, pour la place que nous occuperons dans le ciel, il faut s'abandonner entre les mains de Dieu. « Alors on est en anéantissement véritable, et on n'a plus que Dieu vivant et régnant en soi-même ».

1135. **Conclusion.** Chacun des points de vue que nous avons exposés d'après S. Benoît, S. Ignace et M. Olier, a sa raison d'être ; il appartient au directeur de conseiller celui qui correspond le mieux à l'état d'âme de son pénitent.

III. L'excellence de l'humilité

Pour comprendre le langage des Saints à ce sujet, il faut distinguer entre l'humilité en soi et l'humilité comme fondement des autres vertus.

1136. 1° Considérée en soi, l'humilité, nous dit S. Thomas, est inférieure aux vertus théologiques, qui ont Dieu pour objet direct, inférieure même à certaines vertus morales, comme la prudence, la religion, et la justice légale qui regarde le bien commun ; mais elle est supérieure aux autres vertus morales (sauf peut-être l'obéissance), à cause de son caractère universel, et parce qu'elle nous soumet à l'ordre divin en toutes choses.

1137. 2° Mais si on considère l'humilité en tant qu'elle est la *clé qui ouvre les trésors de la grâce et le fondement des vertus*, elle est, au dire des Saints, l'une des vertus les plus excellentes. A) Elle est la clé qui ouvre les trésors de la grâce : « *humilibus autem dat gratiam* » (I Petr., V, 5). a) Dieu sait en effet que l'âme humble ne se complaît pas dans les grâces qu'il lui donne, qu'elle n'en tire pas vanité, mais au contraire qu'elle en renvoie à Dieu toute la gloire ; il peut donc faire affluer en elle l'abondance de ses faveurs, puisque par là sa gloire en sera augmentée. Il se voit obligé au contraire de retirer sa grâce aux superbes : « *Deus superbis resistit* » (I Petr., V, 5), parce que ceux-ci l'accaparent à leur profit et s'en font un titre de gloire ; ce que Dieu ne peut supporter : « *Gloriam meam alteri non dabo* » (II Cor., X, 5). b) D'ailleurs l'humilité vide notre âme d'amour propre et de vaine gloire, et y prépare ainsi pour la grâce une vaste capacité, que Dieu ne demande qu'à remplir ; car, comme le dit S. Bernard, il y a une affinité étroite entre la grâce et l'humilité : « *Semper solet esse gratiæ divinæ familiaris virtus humilitas* » (*Super Missus est*, homil. IV, 9).

1138. B) Elle est aussi le fondement de toutes les vertus ; elle en est sinon la mère, du moins la nourrice : et cela à un double point de vue, en ce sens que sans elle il n'est point de vertu

solide, et qu'avec elle toutes les vertus deviennent plus profondes et plus parfaites.

1) Comme l'orgueil est le grand obstacle à la *foi*, il est certain que l'humilité rend notre foi plus prompte, plus facile, plus ferme, et même plus éclairée. Comme il est plus facile de captiver son intelligence sous l'autorité de la foi, quand on a conscience de la dépendance où nous sommes de Dieu ! Et réciproquement, la foi, en nous montrant l'infinie perfection de Dieu et notre néant, nous affermit dans l'humilité.

2) Il en est de même de *l'espérance* : l'orgueilleux se confie en lui-même et présume trop de ses forces ; il ne songe guère à implorer le secours divin ; l'humble au contraire met tout son espoir en Dieu, parce qu'il se défie de lui-même. L'espérance, à son tour, nous rend plus humbles, parce qu'elle nous montre que les biens célestes sont tellement au-dessus de nos forces que, sans le secours tout-puissant de la grâce, nous ne pourrions les atteindre.

3) La *charité* a pour ennemie l'égoïsme ; c'est donc dans le vide de soi que s'augmente l'amour de Dieu; et celui-ci à son tour rend plus profonde l'humilité, parce que nous sommes heureux de nous effacer devant Celui que nous aimons. Aussi S. Augustin dit avec raison qu'il n'est rien de plus sublime que la charité mais que ceux-là seuls la pratiquent qui sont humbles. De même, pour pratiquer la charité envers le prochain, il n'est pas de moyen plus sûr que l'humilité, qui jette un voile sur ses défauts, et nous fait compatir à ses misères au lieu de nous indigner contre lui.

1139. 4) La *religion* est d'autant mieux pratiquée qu'on voit plus clairement que tout doit s'anéantir et se sacrifier pour Dieu.

5) La *prudence* l'exige : les humbles aiment à réfléchir et à consulter avant d'agir.

6) La *justice* ne peut se pratiquer sans l'humilité, car l'orgueilleux exagère ses droits au détriment de ceux du prochain.

7) La *force* du chrétien venant non de lui-même, mais de Dieu, n'existe vraiment que chez ceux qui, conscients de leur faiblesse, s'appuient sur Celui qui seul peut les fortifier.

8) La *tempérance* et la *chasteté*, nous l'avons vu, supposent l'humilité. La douceur et la patience ne se pratiquent bien que lorsqu'on sait accepter les humiliations.

Ainsi donc on peut dire que sans l'humilité il n'est point de vertu solide et durable, et que par elle au contraire toutes les vertus croissent et s'enracinent plus profondément dans l'âme. Nous pouvons conclure avec S. Augustin: « Désires-tu t'élever ? Commence par t'abaisser. Tu rêves de construire un édifice qui s'élève jusqu'au ciel ? Etablis d'abord le fondement sur l'humilité. Et plus la construction doit être élevée, plus profondes doivent être les fondations » (*Sermo 10 de Verbis Domini*).

IV. La pratique de l'humilité

1140. Les commençants combattent surtout l'orgueil, comme nous l'avons indiqué, n° 838-844. Les progressants s'efforcent d'imiter l'humilité de Notre Seigneur.

1141. 1° Ils s'efforcent d'attirer en eux les sentiments de Jésus humble. C'est bien ce que nous dit S. Paul : « *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu : qui, cum in forma Dei esset... exinanivit semetipsum...* » (Philip., II, 5-7). Il faut donc méditer souvent, admirer et s'efforcer de reproduire les exemples d'humilité que Jésus nous a donnés dans sa vie cachée, dans sa vie publique et sa vie souffrante et qu'il ne cesse de nous donner dans sa vie eucharistique.

A) Dans sa vie cachée, ce qu'il pratique surtout c'est l'humilité d'effacement. a) Il la pratique avant de naître en s'enfermant pendant neuf mois dans le sein de Marie, où il voile ses attributs divins de la façon la plus complète ; en se soumettant à un édit de César (Luc, II, 1) ; en souffrant sans se plaindre les rebuts dont sa mère est victime (Luc, II, 7) ; en souffrant surtout de l'ingratitude des hommes, qui ne songent guère à lui préparer une place dans leurs coeurs (Joan., I, 11).

b) Il la pratique dans sa naissance, où il nous apparaît comme un enfant pauvre, emmailloté, placé dans une mangeoire, sur un peu de paille (Luc, II, 12). Et ce petit enfant est le Fils de Dieu, l'Égal du Père, la Sagesse incréée ! c) Il la pratique dans toutes les circonstances qui suivent cette naissance : comme un enfant du commun, il est circoncis, racheté au prix de deux tourterelles ; il est obligé de fuir en Egypte pour échapper à la persécution d'Hérode, lui qui d'un mot pouvait réduire en poussière ce cruel tyran ! d) Et quel effacement dans la vie de Nazareth ? Caché dans un petit village de Galilée, aidant sa mère dans les soins du ménage, apprenti et ouvrier, il passe trente ans à obéir, lui le Maître du monde (Luc, II, 51). On comprend alors l'exclamation de Bossuet : « Ô Dieu, je me pâme, encore un coup ! Orgueil, viens crever à ce spectacle ! Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action » (*Elévations*, XXe sem., 8e).

1142. B) Dans sa vie publique, Jésus ne cesse de pratiquer l'oubli de soi dans la mesure compatible avec sa mission. Il est obligé sans doute de proclamer par ses paroles et par ses actes qu'il est le Fils de Dieu ; mais il le fait d'une façon discrète, mesurée, assez clairement pour que les hommes de bonne volonté puissent comprendre, sans toutefois cet éclat qui force l'assentiment. Son humilité apparaît dans toute sa conduite. a) il s'entoure d'apôtres ignorants, peu cultivés, et par là même peu estimés : des pêcheurs et un publicain ! Il montre une préférence marquée pour ceux que le monde méprise : les pauvres, les pécheurs, les affligés, les enfants, les déshérités de ce monde. Il vit d'aumônes et n'a pas de maison à lui. b) Son enseignement est simple, à la portée de tous, et ses comparaisons comme ses paraboles, sont empruntées à la vie ordinaire ; il cherche non à se faire admirer, mais à instruire et à toucher les coeurs. c) Ce n'est que rarement qu'il opère des miracles, et encore recommande-t-il souvent à ceux qu'il guérit de n'en rien dire à personne. Pas d'austérité affectée : il prend ses repas comme tout le monde, assiste aux noces de Cana et à quelques banquets auxquels il

est invité. Il fuit la popularité, ne craint pas de déplaire à ses disciples : « *durus est hic sermo* » (Joan., VI, 61) ; et quand on veut le faire roi, il s'enfuit. d) Si nous pénétrons ses sentiments les plus intimes, nous voyons comment il veut vivre en dépendance de son Père et des hommes : il ne juge rien de lui-même, mais il prend l'avis de son Père : « *Ego non judico quemquam* » (Joan., VIII, 15) ; il ne parle que pour exprimer la doctrine de Celui qui l'a envoyé : « *A meipso non loquor* » (Joan., XIV, 10 ; « *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui missit me* » (Joan., VII, 16) ; il ne fait rien de lui-même, mais uniquement par déférence pour son Père : « *Non possum a meipso facere quidquam... Pater autem in me manens ipse facit opera* » (Joan., V, 30 ; XIV, 10). Aussi ce n'est pas sa propre gloire qu'il cherche, c'est celle du Père ; il n'a vécu sur terre que pour le glorifier : « *Ego... non quaero gloriam meam* » (Joan., VIII, 50), « *Ego te clarificavi super terram* » (Joan., XVII, 4). Bien Plus, lui le Maître du monde se fait le serviteur des hommes : « *Non venit ministrari, sed ministrare* » (Matth., XX, 28). En un mot, oublieux de lui-même, il se sacrifie constamment pour Dieu et pour les hommes.

1143. C) C'est ce qui paraît encore plus dans sa vie souffrante, où il pratique l'humilité d'abjection. Lui, la sainteté même, a voulu se charger du poids de nos iniquités, et en subir la peine, comme s'il eût été coupable (II Cor., V, 21). a) De là ces sentiments de tristesse, d'abattement, d'ennui qu'il éprouve au jardin des Oliviers, en se voyant couvert de nos péchés : « *cæpit pavere, tædere, mæstus esse... Tristis est anima mea usque ad mortem* » (Marc, XIV, 33, 34). b) De là les avanies dont il a été comblé : trahi par Judas, il n'a pour lui que des paroles d'amitié : « *Amice, ad quid huc venisti* » (Matth., XXVI, 50) ; abandonné de ses apôtres, il ne cesse de les aimer ; arrêté, garrotté comme un malfaiteur, il guérit Malchus blessé par Pierre. Livré à la valetaille, il en subit les affronts sans se plaindre ; injustement calomnié, il ne se justifie pas, et ne parle que pour répondre à l'adjuration du grand prêtre, en qui il respecte l'autorité de Dieu ; il sait que sa réponse lui vaudra la peine de mort, mais il dit la vérité quand même. Traité comme

un fou par Hérode, il ne dira pas un mot, il ne fera pas un miracle pour venger son honneur. Le peuple, auquel il avait fait tant de bien, lui préfère Barabbas, et Jésus ne cesse de souffrir pour sa conversion ! Injustement condamné par Pilate, il se tait, se laisse flageller, couronner d'épines, vilipender comme un roi de théâtre ; il accepte sans murmure la lourde croix dont on charge ses épaules, se laisse crucifier sans mot dire. Insulté ironiquement par ses ennemis, il prie pour eux et les excuse auprès de son Père. Privé des consolations célestes, abandonné de ses disciples, blessé dans sa dignité d'homme, dans sa réputation, dans son honneur, il a subi, ce semble, tous les genres d'humiliation qu'on puisse imaginer, et peut redire avec plus de raison que le psalmiste : « *Sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis* » (Ps. XXI, 7). Et c'est pour nous, pécheurs, à notre place, qu'il a enduré si héroïquement toutes ces insultes, sans un mot de plainte (I Petr., II, 23). Pourrions-nous donc jamais nous plaindre, nous qui sommes si coupables, même si en quelques circonstances nous étions injustement accusés ?

1144. D) Sa vie eucharistique reproduit ces différents exemples d'humilité. a) Jésus y est caché, plus encore que dans la crèche, plus qu'au Calvaire. Et cependant, du fond de son tabernacle, c'est lui qui est la cause première et principale de tout le bien qui se fait dans le monde, lui qui inspire, fortifie, console tous les missionnaires, les martyrs, les vierges... Et il veut être caché, *nesciri, pro nihilo reputari*. b) Et que d'avanies, que d'insultes ne reçoit-il pas dans son sacrement d'amour, non seulement de la part des incroyants qui refusent de croire à sa présence, des impies qui profanent son corps sacré, mais encore des chrétiens qui, par faiblesse et lâcheté, font des communions sacrilèges, des âmes même qui lui sont consacrées et parfois l'oublient et le laissent seul dans son tabernacle (Matth., XXVI, 40). Et au lieu de se plaindre, il ne cesse de nous dire : « *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* » (Matth., XI, 28). Oui, vraiment il y a là pour nous tous les exemples dont nous avons besoin pour nous soutenir, nous fortifier dans la pratique de

tous les genres d'humilité ; et, quand nous réfléchissons qu'il nous a en même temps mérité la grâce de l'imiter, comment hésiter à le suivre ?

1145. 2° Voyons donc comment nous pouvons à son exemple pratiquer l'humilité envers Dieu, le prochain et nous-mêmes.

A) **Envers Dieu**, l'humilité se manifeste surtout de trois façons : a) Par *l'esprit de religion*, qui honore en Dieu la plénitude de l'être et de la perfection. Ce que nous faisons en reconnaissant affectueusement et joyeusement notre néant et notre péché, heureux, de proclamer ainsi la plénitude et la sainteté de l'être divin. De là naissent ces sentiments d'adoration, de louange, de crainte filiale et d'amour ; de là ce cri du coeur : *Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus*. Ces sentiments jaillissent de notre coeur non seulement quand nous sommes en prière, mais encore quand nous contemplons les oeuvres de Dieu, oeuvres naturelles, où se reflètent les perfections du Créateur, oeuvres surnaturelles, où l'oeil de la foi nous découvre une véritable similitude, une participation à la vie divine.

1146. b) Par *l'esprit de reconnaissance*, qui voit en Dieu la source de tous les dons naturels et surnaturels que nous admirons en nous et dans les autres. Alors, comme l'humble Vierge, et avec elle, nous glorifions Dieu de tout le bien qu'il a mis en nous : « *Magnificat anima mea Dominum... Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* ». Ainsi, au lieu de nous enorgueillir de ces dons, nous en renvoyons à Dieu tout l'honneur, et connaissons que souvent nous les avons bien mal utilisés.

1147. c) Par *l'esprit de dépendance*, qui nous fait confesser notre incapacité à rien faire de bon par nous-mêmes. Dans cette conviction nous ne commençons jamais une action sans nous mettre sous l'influence et la direction du Saint Esprit, et sans implorer sa grâce qui seule peut remédier à notre incapacité. C'est ce que font en particulier les directeurs

d'âmes, qui, dans l'exercice de leurs délicates fonctions, au lieu de se prévaloir de la confiance que leur témoignent leurs dirigés, avouent ingénument leur incapacité, et prennent conseil de Dieu avant de donner des avis aux autres.

1148. B) **Envers le prochain**, le principe qui doit nous guider est celui-ci : voir en lui ce que Dieu y a mis de bon, au double point de vue naturel et surnaturel, l'admirer sans envie, ni jalousie ; jeter au contraire un voile sur ses défauts, et les excuser dans la mesure où c'est possible, chaque fois du moins qu'on n'est pas chargé par devoir d'état de les réformer. En vertu de ce principe : a) on se réjouit des vertus, des succès du prochain, puisque tout cela glorifie Dieu, « *dum omni modo... Christus annuntietur* » (Phil., I, 18). On peut sans doute désirer leurs vertus, mais alors on s'adresse au Saint Esprit pour qu'il daigne nous en donner une participation ; ainsi s'établit une noble émulation (Hebr., X, 24). b) Si on voit le prochain tomber en quelque faute, au lieu de s'en indigner, on prie pour sa conversion; et on se dit sincèrement que, sans la grâce de Dieu, on serait tombé dans des fautes beaucoup plus graves encore, n° 1129.

1149. c) C'est ce qui permet de se regarder comme inférieurs aux autres (Phil., II, 3). On peut en effet considérer surtout, sinon exclusivement, ce qu'il y a de bon dans les autres et ce qu'il y a de mal en nous. Voici le conseil que donnait S. Vincent de Paul à ses disciples : « Si nous nous étudions à nous bien connaître, nous trouverons qu'en tout ce que nous pensons, disons et faisons, soit dans la substance ou les circonstances, nous sommes pleins et environnés de sujets de confusions et de mépris ; et si nous ne voulons point nous flatter, nous nous verrons non seulement plus méchants que les autres hommes, mais pires en quelque façon que les démons de l'enfer ; car si ces malheureux esprits avaient en leur disposition les grâces et les moyens qui nous sont donnés pour devenir meilleurs, ils en feraient mille et mille fois plus d'usage que nous n'en faisons ».

On s'est demandé comment il se peut faire qu'on arrive à cette persuasion, qui en soi, objectivement, n'est pas toujours conforme à la vérité. Notons d'abord qu'elle existe chez tous les Saints, et que par conséquent elle doit avoir un fondement solide. Ce fondement, le voici. En face de soi-même l'homme est juge, et, quand il se connaît à fond, il voit clairement qu'il est bien coupable et que de plus il y a en lui beaucoup de tendances mauvaises ; il en conclut qu'il doit se mépriser. Mais pour les autres il n'est point juge, et il ne peut l'être, ne connaissant pas leurs intentions, qui sont un des éléments les plus essentiels pour juger leur conduite ; il ne connaît pas non plus la mesure de grâce que Dieu leur départit, et dont il faut tenir compte dans l'appréciation de leur conduite. Se jugeant donc sévèrement, et ne jugeant les autres qu'avec bénignité, on en arrive à la persuasion pratique que, somme toute, nous devons nous mettre au-dessous de tous les autres.

1150. C) Envers soi-même, voici le principe à suivre : tout en reconnaissant le bien qui est en nous, pour en remercier Dieu, nous devons surtout considérer ce qu'il y a de défectueux, notre néant, notre incapacité, notre péché, afin de nous tenir habituellement dans des sentiments d'humiliation et de confusion. A l'aide de ce principe, on pratiquera plus facilement l'humilité qui doit s'étendre à l'homme tout entier : à son esprit, à son coeur, à son extérieur.

a) *L'humilité d'esprit*, qui comprend principalement quatre choses : 1) Une juste défiance de soi, qui nous porte à ne pas exagérer nos talents, mais à nous humilier de ce que nous avons si mal utilisé ceux que le Bon Dieu nous a donnés. C'est le conseil du Sage : « Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi, et ne scrute pas ce qui dépasse tes forces » (Eccli., III, 22) ; c'est ce que S. Paul recommandait aux Romains : « En vertu de la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun de vous de ne pas s'estimer plus qu'il ne faut ; mais d'avoir des sentiments modestes, chacun selon la mesure de la foi que Dieu lui a départie » (Rom., XII, 3). 2) Dans l'usage qu'on fait de ses talents, ne pas chercher à briller, à se faire estimer, mais à être utile, à faire du bien. C'est ce que

recommandait S. Vincent de Paul à ses missionnaires, et il ajoutait : « En user autrement, c'est se prêcher soi-même et non pas Jésus-Christ ; et une personne qui prêche pour se faire applaudir, louer, estimer, faire parler de soi, qu'est-ce que fait cette personne ?... Un sacrilège, oui, un sacrilège ! Quoi, se servir de la parole de Dieu et des choses divines pour acquérir de l'honneur et de la réputation ! oui c'est un sacrilège ! ».

1151. 3) Pratiquer la docilité intellectuelle, non seulement en se soumettant aux décisions officielles de l'Eglise, mais encore en acceptant cordialement les directions pontificales, même quand elles ne sont pas infaillibles, en se disant qu'il y a plus de sagesse dans ces décisions que dans nos propres jugements. 4) Cette docilité fera éviter l'obstination dans ses propres idées sur les points controversés. Assurément on a le droit d'embrasser, dans les choses librement discutées, le système qui nous semble le mieux fondé ; mais n'est-il pas juste de laisser la même liberté aux autres ?

1152. b) *L'humilité de cœur* demande qu'au lieu de désirer et de rechercher la gloire ou les honneurs, on se contente de la condition où l'on est, et qu'on préfère la vie cachée aux fonctions éclatantes. Elle va plus loin encore : elle cache tout ce qui peut nous faire aimer et estimer, et désire le dernier lieu non seulement dans les rangs du monde, mais dans leur estime (Luc, XIV, 10). Elle désire même que notre mémoire périsse entièrement sur la terre. Ecoutons S. Vincent de Paul : « Nous ne devons jamais jeter les yeux ni les arrêter sur ce qu'il y a de bien en nous, mais nous étudier à connaître ce qu'il y a de mal et de défectueux, et c'est là un grand moyen pour conserver l'humilité. Ni le don de convertir les âmes, ni tous les autres talents extérieurs qui sont en nous, n'étant pour nous, nous n'en sommes que les portefaix, et avec tout cela nous pouvons parfaitement nous damner. C'est pourquoi personne ne doit se flatter, ni se complaire en soi-même, ni en concevoir aucune propre estime, voyant que Dieu opère de grandes choses par son moyen ; mais il doit d'autant plus

s'humilier et se reconnaître pour un chétif instrument dont Dieu daigne se servir ».

1153. c) *L'humilité extérieure* ne doit être que la manifestation des sentiments intérieurs ; mais on peut dire aussi que les actes extérieurs d'humilité réagissent sur nos dispositions pour les affermir et les intensifier. Il ne faut donc pas les négliger, mais les accompagner de véritables sentiments d'humilité, et par conséquent abaisser son âme en même temps que son corps. 1) Un logement pauvre, des vêtements modestes, à moitié usés, pourvu qu'ils demeurent propres, inclinent à l'humilité; un logement et des vêtements riches suggèrent facilement des sentiments contraires à cette vertu. 2) Une tenue, une démarche, une physionomie, une manière d'agir modeste et humble, sans affectation, aident à pratiquer l'humilité; les occupations humbles, comme le travail manuel, raccommode ses habits, produisent le même résultat. 3) Il en est de même de la condescendance qu'on montre à l'égard des autres, des marques de déférence et de courtoisie. 4) Dans les conversations, l'humilité nous porte à faire parler les autres sur les choses qui les intéressent, et à parler peu soi-même. Surtout elle empêche de parler de soi et de tout ce qui se rapporte au moi : il faut être un saint pour pouvoir parler de soi en mal, sans arrière-pensée, et parler de soi en bien n'est que de la vantardise. De même il ne faut pas, sous prétexte d'humilité, faire des extravagances. Comme le dit S. François de Sales : "si quelques grands serviteurs de Dieu ont fait semblant d'être fous, pour se faire des abjects devant le monde, il les faut admirer, et non pas imiter ; car ils ont eu des motifs pour passer à ces excès qui leur ont été si particuliers et extraordinaires que personne n'en doit tirer aucune conséquence pour soi ".

L'humilité est donc une vertu très pratique et très sanctifiante, qui embrasse l'homme tout entier; elle nous aide à pratiquer les autres vertus, et surtout la douceur.

LES TROIS AGES DE LA VIE INTERIEURE

L'HUMILITE DES PROGRESSANTS

PAR LE P. REGINALD GARRIGOU-LAGRANGE



CHAPITRE XII - L'humilité des progressants³

*« Le Fils de l'homme est venu non
pour être servi, mais pour servir et
donner sa vie pour la rédemption
d'un grand nombre »
(Matth., XX, 28.)*

Puisque nous parlons ici surtout des vertus morales qui ont une affinité spéciale avec les vertus théologiques et la vie d'union à Dieu, il faut considérer ce que doit être l'humilité chez les progressants.

L'importance et la nature de cette vertu chrétienne montre bien la distance qui sépare les vertus acquises décrites par les philosophes païens et les vertus infuses dont parle l'Évangile. Nous avons rappelé plus haut, à propos de la prudence, quelle est cette distance fondée sur une distinction de nature; nous allons mieux nous en rendre compte en parlant de l'humilité et plus encore en la considérant en notre modèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette vertu est considérée dans toute la tradition chrétienne comme le fondement de la vie spirituelle, en tant qu'elle écarte l'orgueil, qui est, dit l'Écriture, le commencement de tout péché, parce qu'il nous éloigne de Dieu. On a ainsi souvent comparé l'humilité à l'excavation qu'il faut creuser pour construire un édifice, excavation qui doit être d'autant plus profonde que cet édifice doit être plus élevé. De ce point

³ Garrigou-Lagrange est né à Auch en 1877. Il commence ses études de médecine, mais, à la suite de sa conversion au catholicisme, il entre au noviciat dominicain d'Amiens en 1897. En 1904, il part étudier à La Sorbonne sur la demande de ses supérieurs. Il correspond avec le père Gardeil qui assure sa formation théologique. En 1905, il est professeur d'histoire de la philosophie au Saulchoir de Kain. En 1909, il est nommé professeur à l'Angelicum de Rome. Il étudie alors la Somme théologique et ses commentaires classiques. Il assure aussi un cours de théologie mystique et un autre sur le commentaire thomasiens de la Métaphysique d'Aristote. Chaque année, il prêche des retraites pendant ses vacances en Europe ou en Amérique et collabore régulièrement à *La Vie spirituelle*. Il réside à Rome jusqu'à la fin de son existence le 15 février 1964.

de vue, nous l'avons vu, ch. VII, les deux piliers principaux du temple à édifier sont la foi et l'espérance, le dôme en est la charité.

L'humilité doit certes réprimer l'orgueil sous toutes ses formes, y compris l'orgueil intellectuel et l'orgueil spirituel, dont nous avons parlé plus haut⁴. Mais l'acte propre, principal, et le plus élevé de l'humilité, n'est pas précisément la répression actuelle des mouvements d'orgueil. Il est manifeste, en effet, qu'en Notre Seigneur et en Marie il n'y a jamais eu de premier mouvement d'orgueil à réprimer, et cependant il y eut en eux et il y a toujours l'exercice éminent de la vertu d'humilité. Quel est donc l'acte propre de l'humilité, d'abord envers Dieu, puis envers le prochain?

L'humilité envers Dieu

L'acte propre de l'humilité consiste à s'incliner vers la terre, qui se dit *humus* en latin, d'où le nom de cette vertu. Pour parler sans métaphore, son acte propre consiste à s'abaisser devant Dieu et devant ce qui est de Dieu en toute créature. Or, nous abaisser devant le Très-Haut, c'est reconnaître, non pas seulement de façon spéculative, mais pratiquement, notre infériorité, notre petitesse, notre indigence, qui est manifeste en nous, fussions-nous innocents, et de plus, après le péché, c'est reconnaître notre misère.

Ainsi l'humilité s'unit à l'obéissance et à la religion, mais elle en diffère: l'obéissance regarde l'autorité de Dieu et ses préceptes; la religion regarde son excellence et le culte qui lui est dû; l'humilité, en nous inclinant vers la terre, reconnaît notre petitesse, notre pauvreté, glorifie à sa manière la grandeur de Dieu. Elle chante sa gloire comme lorsque l'archange saint Michel dit: « *Quis ut Deus ?* Qui est comme Dieu ? » L'âme intérieure éprouve une sainte joie à s'anéantir en quelque sorte devant Dieu pour reconnaître pratiquement que lui seul est grand et que, en comparaison de la sienne,

⁴ II° Partie, ch. XI.

toutes les grandeurs humaines sont vides de vérité, comme un mensonge.

L'humilité ainsi conçue est fondée sur la vérité, surtout sur cette vérité: il y a une distance infinie entre le Créateur et la créature. Plus cette distance apparaît de façon vive et concrète, plus on est humble. Si haut que soit la créature, cet abîme est toujours infini, et plus on monte vraiment, plus il s'impose à nous avec évidence. En ce sens, le plus élevé est le plus humble, parce qu'il est le plus éclairé: la Vierge Marie est plus humble que tous les saints, et Notre-Seigneur est encore beaucoup plus humble que sa sainte Mère.

On voit l'affinité de l'humilité avec les vertus théologiques en assignant son double fondement dogmatique, qui fut ignoré des philosophes païens. Il y a à sa racine deux dogmes. Elle se fonde premièrement sur le mystère de la création *ex nihilo*, que les philosophes de l'antiquité ne connurent pas, du moins explicitement, mais que la raison, par ses forces naturelles, peut connaître: nous avons été créés de rien, c'est le fondement de l'humilité, selon la lumière de la droite raison⁵. L'humilité se fonde aussi⁶ sur le mystère de la grâce et de la nécessité de la grâce actuelle pour poser le moindre acte salutaire. Ce mystère dépasse les forces naturelles de la raison, il est connu par la foi, et il s'exprime en ces paroles du Sauveur: « Sans moi vous ne pouvez rien faire » dans l'ordre du salut (Jean, XV, 5).

De là dérivent quatre conséquences à l'égard de Dieu créateur, de sa Providence et de sa bonté, qui est source de la grâce et qui remet le péché.

Tout d'abord, par rapport à Dieu créateur, nous devons reconnaître non seulement de façon spéculative, mais pratiquement et concrètement, que par nous-mêmes nous ne sommes rien: « Ma substance est comme un néant devant toi, Seigneur » (Ps. XXXVIII, 6). « Qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu ? » (I Cor., IV, 7).

⁵ On conçoit de ce point de vue l'humilité acquise.

⁶ Il s'agit ici précisément de l'humilité infuse.

Nous avons été créés de rien par un *fiat* souverainement libre de Dieu, par son amour de bienveillance, qui nous conserve dans l'existence, sans quoi nous serions aussitôt annihilés.

De plus, après la création, s'il y a plusieurs êtres, il n'y a pas plus de réalité, plus de perfection, plus de sagesse, ni plus d'amour; car, avant la création existait déjà l'infinie plénitude de la perfection divine; et donc en comparaison de Dieu nous ne sommes pas.

Si même de nos actes libres les meilleurs on enlevait tout ce qui vient de Dieu, en rigueur de termes il ne resterait rien, car il n'y a pas une partie de cet acte qui vient de nous et l'autre de Dieu, mais l'acte tout entier est de Dieu comme de sa cause première, et il est tout entier de nous comme de la cause seconde. Ainsi le fruit d'un arbre est tout entier de Dieu comme de la cause première et tout entier de l'arbre comme de la cause seconde. Cela doit être reconnu même pratiquement: Sans Dieu créateur et conservateur de toutes choses, nous ne sommes rien.

De même sans Dieu ordonnateur suprême, sans sa Providence qui dirige toutes choses, notre vie manque totalement de direction. Nous devons donc recevoir humblement de lui la direction générale des préceptes pour arriver à la vie éternelle, et la direction particulière que le Très-Haut a choisie de toute éternité pour chacun de nous. Cette direction particulière nous est manifestée par nos supérieurs, qui sont des intermédiaires entre Dieu et nous, par les conseils auxquels nous devons avoir recours, par les événements, par les inspirations du Saint-Esprit. Ainsi nous devons humblement accepter la place, peut-être fort modeste, que le bon Dieu a voulue pour chacun de nous de toute éternité. C'est ainsi que dans la vie religieuse, selon la volonté divine, certains doivent être comme les branches de l'arbre, d'autres comme des fleurs, d'autres comme des racines cachées sous la terre. Mais elle est très utile, la racine, elle puise dans le sol les sucs qui constituent la sève nécessaire à l'alimentation de l'arbre. Si même on coupait toutes ses racines, l'arbre mourrait ; tandis qu'il ne mourrait pas si l'on coupait toutes ses

branches et toutes ses fleurs. Dans un chrétien, dans un religieux, l'humilité qui le porte à accepter très volontiers une place cachée est très fructueuse, non seulement pour lui-même, mais pour les autres. Le Sauveur, dans sa vie douloureuse, a voulu très humblement la dernière place, celle où on lui a préféré Barrabas, l'opprobre de la Croix, et c'est ainsi que dans l'édifice du royaume de Dieu il est devenu la pierre angulaire: « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle. C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est un prodige à nos yeux » (Matth., XXI, 42). Saint Paul écrit aux Éphésiens, II, 20: « Vous n'êtes plus des étrangers... mais vous êtes des concitoyens des saints, des membres de la famille de Dieu, édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire ».

Telle est la très solide humilité, merveilleusement féconde qui, jusque dans les endroits les plus cachés, chante la gloire de Dieu. Il faut donc recevoir humblement de Dieu la direction spéciale qu'il a choisie pour nous, même si elle devait nous conduire à une profonde immolation: « C'est Dieu qui mortifie et qui vivifie; il conduit à toute extrémité et il en ramène; il abaisse et il élève comme il l'entend » (1 Rois, II, 6). C'est un des plus beaux leitmotifs des livres saints.

Ensuite, dans cette direction spéciale choisie par Dieu pour nous, nous ne pouvons faire le moindre pas en avant, le moindre acte salutaire et méritoire sans le secours d'une grâce actuelle; nous en avons particulièrement besoin pour persévérer jusqu'à la fin. Cette grâce, il faut humblement la demander.

Même si nous avons un haut degré de grâce sanctifiante et de charité, dix talents, par exemple, nous aurions encore besoin d'une grâce actuelle pour le moindre acte salutaire, et surtout pour la bonne mort nous avons besoin du grand don de la persévérance finale, qu'il faut demander chaque jour dans *l'Ave Maria* avec humilité et confiance. L'humilité chrétienne dit avec joie avec saint Paul, (II Cor., III, 5): « Nous ne sommes pas capables de nous-mêmes, comme venant de nous-mêmes, de la moindre pensée profitable pour

le salut; mais notre aptitude vient de Dieu » (I Cor., XII, 3): « Personne ne peut dire : « Jésus est le Seigneur », si ce n'est par l'Esprit-Saint». Bref, l'humilité doit reconnaître pratiquement et un peu mieux chaque jour la grandeur de Dieu créateur, ordonnateur de toutes choses et auteur de la grâce.

Cette humilité, qui reconnaît notre indigence, doit se trouver en tous les justes, elle devait être dans l'homme innocent. Mais, après le péché, nous devons pratiquement reconnaître non pas seulement notre indigence, mais notre misère: misères de notre cœur égoïste, étroit, de notre volonté inconstante, de notre caractère inégal, emporté, fantasque; misères de notre esprit, qui a des oublis impardonnables et qui tombe en des contradictions qu'il pourrait et devrait éviter; misère de l'orgueil, de la convoitise, qui conduit à l'indifférence à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Cette misère est inférieure au néant lui-même, car elle est un désordre, et elle met quelquefois notre âme dans un état d'abjection véritablement méprisable.

Souvent l'office divin, dans le *Miserere*, nous rappelle ces grandes vérités: « Aie pitié de moi, ô mon Dieu, selon ta bonté; selon ta grande miséricorde, efface mes transgressions. Lave-moi complètement de mon iniquité et purifie-moi de mon péché... C'est contre toi seul que j'ai péché; j'ai fait ce qui est mal à tes yeux... Purifie-moi... lave-moi et je serai plus blanc que la neige... Détourne ta face de mes péchés; crée en moi un cœur pur et un esprit ferme... rends-moi la joie de ton salut. Qui connaît ses égarements ? Pardonne-moi ceux que j'ignore » (Ps. XVIII, 13).

Combien cet abaissement de l'humilité vraie diffère de la pusillanimité, qui naît du respect humain ou de la paresse spirituelle ! La pusillanimité contraire à la magnanimité, refuse le labeur nécessaire ! L'humilité, bien loin de s'opposer à la grandeur d'âme, s'unit à elle; le vrai chrétien doit tendre vers de grandes choses, dignes d'un grand honneur, mais il doit y tendre humblement et, s'il le faut, par la voie de grandes

humiliations ⁷. Il doit apprendre à dire souvent: « *Non nobis, Domine non nobis, sed nomini tuo da gloriam*. Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire » (Ps. CXIII, 1.)

Le pusillanime est celui qui refuse de faire ce qu'il peut et doit faire, il peut pécher mortellement lorsqu'il refuse d'accomplir ce qui est gravement obligatoire. Au contraire, l'humilité incline l'homme devant le Très-Haut, pour qu'il soit à sa vraie place. Elle ne nous abaisse devant Dieu que pour le laisser agir plus librement en nous. Loin de se décourager, l'âme humble se met dans la main de Dieu, et si par elle le Seigneur fait de grandes choses, elle ne s'en glorifie pas plus que la hache entre les mains du bûcheron, que la harpe entre les mains de l'artiste. Elle dit avec la Bienheureuse Vierge Marie: « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa parole ».

Que doit être l'humilité envers le prochain?

Saint Thomas dit à ce sujet de façon aussi simple que profonde: « Chacun doit reconnaître qu'il est inférieur, en ce qu'il a par lui-même, à ce que toute autre personne tient de Dieu⁸ ». En effet, chaque homme, considérant que par lui-même il n'est rien, que ce qu'il a par lui-même c'est seulement son indigence, sa défectibilité, ses déficiences, doit non seulement de façon spéculative, mais pratiquement, reconnaître que tout ce qu'il a par lui-même, comme venant de lui-même, est inférieur à tout ce que tout autre tient de Dieu

⁷ Cf. Saint Thomas, IIa IIae, q. 161, a. 1 : « *Humilitas reprimit appetitum, ne tendat ad magna praeter rationem rectam. Magnanimitas autem animum ad magna impellit secundum rationem rectam.* » Item, Ibid, a. 2, ad 3m, et q. 129, a. 3, ad 4m. - Ce sont deux vertus complémentaires, comme les deux parties d'une ogive. - Les vertus, du fait qu'elles sont connexes, grandissent ensemble comme les cinq doigts de la main, on ne peut donc avoir une profonde humilité sans une vraie noblesse d'âme ou magnanimité.

⁸ « *Quilibet homo secundum quod suum est, debet se cuilibet proximo subijcere quantum ad id quod est Dei in ipso.* » IIa IIae, q. 161, a. 3.

dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Le saint docteur ajoute en substance ⁹: « L'homme vraiment humble s'estime inférieur aux autres, non pas pour les actes extérieurs, mais parce qu'il craint d'accomplir par un orgueil caché le bien même qu'il fait. » C'est pourquoi le psalmiste dit: « *Ab occultis meis munda me, Domine*. De mes fautes cachées, purifiez-moi, Seigneur. » Saint Augustin dit aussi: « Estimez que certains sont d'une façon cachée meilleurs que vous, bien que vous paraissiez moralement supérieur à eux ¹⁰».

Il faut aussi se dire avec le même saint Augustin: « Il n'est pas de péché commis par un autre homme que je ne puisse commettre, à raison de ma propre fragilité, et si je ne l'ai pas commis, c'est parce que Dieu, en sa miséricorde, ne l'a pas permis et m'a conservé dans le bien¹¹». C'est à lui qu'il faut en rendre gloire et lui dire avec l'Écriture: « Seigneur, crée en moi un cœur pur, un esprit droit. Convertis-moi vers toi, et je serai converti. Aie pitié de moi, pécheur, car je suis faible et pauvre. »

Comme le dit saint Thomas, I^a, q. 20, a. 3 : « Puisque l'amour de Dieu pour nous est cause de tout bien, nul ne serait meilleur qu'un autre s'il n'était plus aimé par Dieu. » « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » (I Cor., IV, 7.) C'est ce qui porte les saints à se dire, en voyant un criminel qui va subir le dernier supplice: « Si cet homme avait reçu les mêmes grâces que j'ai reçues depuis tant d'années, il aurait été peut-être moins infidèle que moi; et si Dieu avait permis dans ma vie les fautes qu'il a permises dans la sienne, c'est moi qui serais à sa place et lui à la mienne. » - Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? », c'est le vrai fondement de l'humilité chrétienne. Tout orgueil devrait venir se briser contre cette parole divine.

L'humilité des saints devient ainsi toujours plus profonde, car ils connaissent de mieux en mieux leur propre fragilité, par contraste avec la grandeur et la bonté de Dieu. A

⁹ Ibid., a. 6, ad 1m.

¹⁰ «Existimate aliquos in occulto superiores, quibus estis in manifesto meliores. » De Virginitate, ch. LII.

¹¹ Ceci est dit en substance: Confessions, l. II, ch. VII.

cette humilité des saints, nous devons tendre, mais n'employons pas les formules dont ils se servent, tant que nous ne sommes pas profondément convaincus qu'elles sont vraies; car ce serait alors évidemment de la fausse humilité, qui est à la vraie ce que la verroterie est au pur diamant.

Cette humilité envers le prochain, ainsi définie par saint Thomas, diffère immensément du respect humain et de la pusillanimité. Le respect humain (*timor mundanus*) est la crainte du jugement et de la colère des méchants; cette crainte nous détourne de Dieu. La pusillanimité refuse le travail nécessaire, elle fuit les grandes choses qu'il faudrait accomplir et incline à des choses basses. L'humilité, elle, nous incline noblement devant Dieu et devant ce qu'il y a de Dieu dans le prochain. L'humble ne s'incline pas devant le pouvoir des méchants; en quoi il diffère, dit saint Thomas, de l'ambitieux, qui s'abaisse beaucoup plus qu'il ne le faut pour obtenir ce qu'il désire, et se fait plat valet pour arriver au pouvoir. L'humilité ne fuit pas les grandes choses, elle fortifie au contraire la magnanimité en nous faisant tendre humblement vers les choses élevées. Ce sont deux vertus complémentaires qui se soutiennent l'une l'autre, comme les arceaux d'une voûte.

Ces deux vertus apparaissent splendidement en Notre-Seigneur, lorsqu'il dit: « *Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir* (voilà l'humilité) *et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre* (voilà la magnanimité avec le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes) » (Matth., XX, 28). Le Sauveur ne pouvait pas tendre à de plus grandes choses et y tendre plus humblement: il a voulu nous donner la vie éternelle et cela par la voie des humiliations de la Passion et de la Croix. Ainsi, toute proportion gardée, ces deux vertus en apparence contraires s'unissent dans les saints. L'humble Jean-Baptiste ne craint pas la colère d'Hérode, et il lui dit: « Ce que vous Faites n'est pas permis »; les Apôtres dans leur humilité n'ont pas craint l'opposition des hommes, ils ont été magnanimes jusqu'au martyre. Il y a quelque chose de semblable en tous les saints, et plus ils sont humbles, plus ils sont forts, moins ils redoutent les opinions humaines, si

formidables qu'elles soient; tel l'humble Vincent de Paul intrépide devant l'orgueil janséniste, qu'il reconnut et qu'il dénonça, pour conserver aux âmes la grâce de la communion fréquente.

Pratiquement, que faut-il faire pour arriver à la perfection de l'humilité, sans laquelle on ne peut avoir celle de la charité ? Il importe surtout de se bien comporter à l'égard des éloges et à l'égard des reproches.

Par rapport aux éloges, il ne faut pas se louer soi-même, ce serait se salir, comme le dit un proverbe italien: « *chi si loda, s'imbroda* »; ceux-là se louent qui trouvent qu'ils ne sont pas assez loués par les autres. - De plus, il ne faut pas rechercher les éloges; ce serait du reste se rendre ridicule et perdre le mérite de nos bonnes actions. - Enfin il ne faut pas se complaire dans les éloges, lorsqu'ils viennent; ce serait perdre, sinon le mérite de nos bonnes actions, du moins la fleur du mérite.

Mais il faut monter encore quelques degrés, en se comportant comme il faut par rapport aux reproches. Il faut accepter patiemment les reproches mérités, surtout lorsqu'ils viennent des supérieurs qui ont le droit et le devoir de les faire; si l'on fait la moue, on perd le bénéfice de ces justes observations. Il convient aussi d'accepter patiemment quelquefois un reproche peu mérité ou immérité. Ainsi, saint Thomas, encore novice, fut repris injustement pour une soi-disant faute de latin dans la lecture au réfectoire; il se corrigea comme il lui était demandé; ensuite, en récréation, ses frères s'étonnèrent et lui dirent: « C'est vous qui aviez raison, vous aviez bien lu; pourquoi vous être corrigé ? - Mieux vaut, aux yeux de Dieu, répondit-il, une faute de grammaire qu'un manque d'obéissance et d'humilité. » Enfin il conviendrait de demander *l'amour du mépris*, en se rappelant les exemples des saints. Saint Jean de la Croix, au Seigneur qui lui disait: « Que veux-tu pour récompense ? » répondit: « Être méprisé et souffrir par amour pour vous »; il fut exaucé quelques jours après, et de la manière la plus douloureuse, on le traita comme un religieux indigne et d'une façon à peine croyable. De même saint François d'Assise disait au frère Léon: « Si, lorsque nous

serons arrivés ce soir, à la nuit, à la porte du couvent, le frère portier ne veut pas nous ouvrir, s'il nous prend pour des voleurs, nous donne des coups, nous laisse toute la nuit dehors sous la pluie et au froid, c'est alors qu'il faudra dire: *santa letizia* : quelle joie, Seigneur, de souffrir pour vous, et de vous devenir un peu semblable. » Les saints sont montés jusque-là. Saint Anselme¹² a admirablement décrit les degrés de l'humilité: « 1° Connaître qu'on est méprisable par certains côtés; 2° souffrir de l'être; 3° avouer qu'on l'est; 4° vouloir que le prochain le croie; 5° supporter patiemment qu'on le dise; 6° accepter d'être effectivement traité comme une personne digne de mépris; 7° aimer à être traité ainsi».

Ces degrés supérieurs sont énoncés dans tous les livres de piété, mais, comme le dit sainte Thérèse, « ce sont là de purs dons de Dieu, ces biens sont surnaturels¹³», ils supposent une certaine contemplation infuse de l'humilité du Sauveur crucifié pour nous et le vif désir de lui devenir semblable.

Il convient certes de tendre à cette haute perfection; rares sont ceux qui y parviennent; mais avant d'y arriver, l'âme intérieure a bien des occasions de se rappeler ces paroles de Jésus si simples, si profondes et vraiment imitables toutes proportions gardées: « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre» (Matth., XX, 28.). C'est la plus profonde humilité unie à la plus haute grandeur d'âme. A notre manière, nous devons en cela aussi suivre le Sauveur et peu à peu lui être configurés. C'est pourquoi nous consacrerons le chapitre suivant à une élévation sur l'humilité de Jésus, comme exemplaire éminent de la nôtre ¹⁴.

¹² Lib. de similitudinibus, ch. CI-CIX, cité par saint Thomas, IIa IIae, q. 161, a. 6, ad 3m.

¹³ Vie, ch. XXXI, Obras, t. 1, p 257. - Chemin de la perfection, ch. XII, Obras, t. III, p. 61.

¹⁴ Voir dans saint François de Sales, Introd. à la vie dévote, III° P., les ch. IV, V, VI, VII, sur l'humilité, volontaire reconnaissance de notre abjection et de notre néant. Elle cache les autres vertus et elle cherche à se cacher elle-même; elle ne dit guère des paroles d'humilité. L'humilité qui ne

CHAPITRE XIII - L'humilité du Verbe fait chair et ce que doit être la nôtre

« Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu... Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens ».
(Philipp., II, 5.)

A propos de l'humilité, il convient de considérer comment l'a pratiquée Notre-Seigneur lui-même, dont nous devons suivre les exemples, et de voir comment cet abaissement s'unit en lui aux vertus les plus hautes.

L'humilité de Jésus et sa magnanimité

Saint Paul, dans son Epître aux Philippiens, II, 5, voulant nous exhorter à l'humilité, nous parle de l'infinie majesté du Sauveur pour mieux faire voir à quel point il s'est abaissé. L'union de ces deux extrêmes est admirable, et elle doit se retrouver en quelque manière dans la perfection chrétienne.

En ce passage célèbre, saint Paul enseigne clairement la préexistence éternelle de la personne divine du Christ; il nous dit : « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus: bien qu'il subsistât dans la forme de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, en se rendant semblable aux hommes. Et, se présentant avec l'extérieur d'un homme, il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. »

« Bien qu'il fût dans la forme de Dieu. » Le mot « forme » dans saint Paul désigne l'être intime, foncier, essentiel, ici la nature de Dieu. C'est-à-dire: bien que le Fils unique du Père fût vraiment Dieu, « splendeur de la gloire et figure de la substance du Père », comme il est dit dans l'Epître

produit pas la générosité est indubitablement fausse. Elle ne néglige pas le soin d'une bonne renommée, mais elle supporte avec joie le mépris.

aux Hébreux, I, 3, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu.

Au contraire, Lucifer, qui n'était qu'une créature, voulut s'égaliser à Dieu, ne reconnaître pratiquement aucun maître supérieur à lui; il dit, dans l'égarément de son orgueil: « Je serai semblable au Très-Haut » (Isaïe, XIV, 14), et il nous dit pour nous tenter: « Vous serez comme des dieux » (Gen., III, 5).

Jésus, lui, qui est vraiment Dieu, s'est anéanti. Saint Paul affirme ici la divinité du Christ aussi clairement qu'elle est exprimée dans le Prologue de saint Jean: « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître » (Jean, I, 1, 18).

« Il s'est anéanti lui-même. » Comment ? Il n'a pas perdu sa nature divine; il est resté ce qu'il était, mais il a pris ou assumé notre pauvre nature humaine. En descendant du ciel, il ne l'a pas quitté; mais il a commencé à habiter sur terre et dans la condition la plus humble. En ce sens il s'est anéanti. Tandis que la nature divine est la plénitude infinie de toutes les perfections, la nature humaine est comme vide, bien qu'elle aspire à la plénitude; l'intelligence humaine est à l'origine comme une page blanche sur laquelle rien n'est écrit. Le Fils unique de Dieu s'est anéanti, en prenant notre nature infime, infiniment au-dessous de la nature divine, et même au-dessous de la nature purement spirituelle des anges et des derniers d'entre eux.

Il a pris la forme d'esclave; car l'homme, créature de Dieu, est serviteur du Très-Haut. Le Fils unique du Père a donc pris en sa personne divine la nature du serviteur, la condition d'esclave, pour que le même en personne soit Fils de Dieu et fils de l'homme, pour que le même en personne soit le Fils unique engendré de toute éternité et l'enfant de la crèche de Bethléem, et l'homme de douleur cloué sur la croix.

« Il s'est rendu semblable aux hommes, et a été reconnu pour un homme par tout ce qui a paru de lui. » Il a voulu être rendu semblable à ses frères en toutes choses, le péché excepté; bien plus, il a voulu naître parmi les pauvres; il a eu

froid, il a eu faim, comme l'homme d'humble condition, il a été fatigué, épuisé, comme nous et plus que nous.

Saint Paul ajoute, en pénétrant plus profondément ce mystère: « Il s'est humilié lui-même, en se faisant obéissant jusqu'à la mort. » L'Homme-Dieu s'est humilié.

L'Ecclésiastique, III, 18, disait: « Plus tu es grand, plus tu dois être humble en toutes choses, et tu trouveras grâce devant Dieu; car la puissance de Dieu est grande et il est glorifié par les humbles. » C'est pourquoi Jésus lui-même nous dit: « Recevez ma doctrine, car je suis doux et humble de cœur » (Matth., XI, 29).

Le signe de l'humilité est l'obéissance, tandis que l'orgueil nous porte à faire notre volonté propre et à chercher ce qui nous élève, à ne pas vouloir être dirigé par les autres, mais à les diriger. L'obéissance est contraire à cet orgueil. Or le Fils unique du Père, descendu du ciel pour nous sauver, pour nous guérir de notre orgueil, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.

L'obéissance rend méritoires et nos actes et nos souffrances, à tel point que celles-ci, d'inutiles qu'elles paraissent, peuvent devenir très fécondes. Une des merveilles accomplies par le Sauveur est d'avoir rendu très fructueuse la chose la plus inutile, la douleur ! Il l'a glorifiée par l'obéissance et l'amour. L'obéissance est grande, héroïque, quand on ne refuse pas la mort et ne fuit pas l'ignominie. Or la mort du Verbe fait chair fut la plus ignominieuse. C'était annoncé par le livre de la Sagesse, II, 20, où est rapportée cette parole des impies contre le sage par excellence: Condamnons-le à la mort la plus honteuse. La mort sur la croix était précisément considérée par les Romains et par les Juifs comme un supplice infamant et horrible réservé aux esclaves. On lit dans le Deutéronome, XXI, 23: « Le supplicié attaché à une croix est maudit de Dieu. » Et comme le dit saint Paul aux Galates, III, 13: « Le Christ, pour nous racheter de la malédiction de la loi (impuissante à nous justifier), s'est fait malédiction pour nous, car il est écrit: « Maudit quiconque est pendu au bois. » Il a fallu cet abaissement avant que le Christ entrât dans sa gloire de Rédempteur.

De même dans l'Épître aux Hébreux, XI, 26, XIII, 13, saint Paul parle de « l'opprobre du Christ crucifié..., richesse plus grande que tous les trésors ». « Jésus, dit-il, l'auteur et le consommateur de la foi..., méprisant l'ignominie, a souffert la croix, et s'est assis à la droite de Dieu » (Hebr., XII, 2). On s'explique ainsi comment la croix du Sauveur fut « un scandale » pour les Juifs (I Cor., I, 23). Ils devaient croire que le bois de malédiction devenait l'instrument du salut, que celui qui y était fixé, au lieu d'être maudit de Dieu, devait devenir la source de toute grâce, l'objet de l'amour et de l'adoration¹⁵.

Tout cela est précontenu dans le mystère de la nativité du Seigneur, qui est descendu du ciel pour notre salut, comme le dit le *Credo*. L'Enfant Jésus prévoyait clairement toutes ces choses douloureuses et glorieuses. Comme il est dit dans l'Épître aux hébreux, X, 5 : « Le Christ en entrant dans le monde a dit à son Père : Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation (de l'ancienne loi), mais vous m'avez formé un corps... Alors j'ai dit: *Me voici...* je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. »

Cet héroïque exemple d'humble obéissance doit être toujours devant nos yeux.

La liturgie de Noël le rappelle constamment en opposant l'humilité et la majesté du Sauveur: *Memento, salutis auctor*, Souvenez-vous, Auteur du salut, *Quod nostri quondam corporis* que vous avez pris un corps *Ex illibata Virgine* comme le nôtre, en naissant *Nascendo formam sumpseris* d'une Vierge sans tache.

Et dans l'Office de Noël on lit ces paroles du Pape saint Léon: « Les deux natures divine et humaine, sans perdre leurs propriétés, sont unies en une seule personne: l'humilité est soutenue par la majesté, l'infirmité par la puissance, la mortalité par l'éternité. Si le Sauveur n'était pas vraiment Dieu, il n'apporterait pas le remède; et s'il n'était pas vraiment homme, il ne serait pas pour nous un exemple. »

Tout dans la Nativité de Jésus nous parle de son humilité. On lit en saint Luc, II, 7: « Marie mit au monde son fils

¹⁵ Cf. P.-J.-M. VOSTÉ, O. P., *Studia Joannea*, p.323.

premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » Il n'y a pas de place pour le Verbe de Dieu fait chair; il ne faut pas l'oublier, lorsqu'il n'y a pas de place pour nous. Les premiers adorateurs furent de pauvres bergers « qui passaient la nuit aux champs, en gardant leur troupeau ». Mais une multitude d'anges descendit du ciel en chantant: « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre paix aux hommes, objet de la bienveillance divine » (Luc, II, 14). Les deux extrêmes sont unis: « Le Verbe s'est fait chair. » C'est le rapprochement de la suprême richesse et de la parfaite pauvreté, pour donner aux hommes la rédemption et la paix. On ne peut concevoir une union plus intime d'une humilité plus profonde et d'une dignité plus haute. Les deux extrêmes infiniment distants sont intimement unis; Dieu seul pouvait le faire. Ce n'est pas seulement beau, c'est sublime, ou d'une extrême élévation dans l'ordre du beau spirituel. C'est ce qui fait la grandeur de la physionomie du Christ. Il tend toujours vers de très grandes choses, dignes du plus grand honneur, mais il y tend très humblement, avec une pleine soumission à la volonté de son Père et en acceptant d'avance toutes les humiliations de la Passion et de la Croix, qu'il prévoit depuis son enfance. C'est l'union la plus étroite de l'humilité parfaite et de la magnanimité la plus haute.

L'union de l'humilité et de la dignité chrétienne

En quoi sur ce point devons-nous imiter Notre-Seigneur ?

Comment concilier dans notre vie ces deux extrêmes une humilité qui doit toujours grandir et le vif désir de la perfection et de l'union à Dieu ? D'une part le Seigneur nous dit de nous incliner, si bien que nous ne pouvons pas trop nous humilier, et d'autre part nous lisons dans l'Évangile: « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait. » Comment concilier cet abaissement qui nous est demandé avec le désir ardent de notre avancement. Des âmes craignent de manquer d'humilité en aspirant à une union à Dieu dont elles se sentent

indignes. Les jansénismes disaient même que par humilité il ne faut communier que très rarement. Cette difficulté pratique existe surtout, il est vrai, pour les âmes qui ont perdu la simplicité supérieure qui vient de la grâce; mais elle peut exister pour tous, lorsqu'il s'agit de distinguer en nous l'humilité vraie de la fausse. Nous la sentons particulièrement lorsque nous devons défendre notre manière de voir contre celle d'autrui: au début de la discussion il se peut que nous parlions uniquement par amour de la vérité, mais si l'on nous presse, il arrive trop souvent que nous répondons avec l'impatience et l'orgueil de l'amour-propre offensé. Les âmes les plus simples trouvent la solution de ce problème de vie en relisant ce que dit l'Écriture de l'union de ces deux extrêmes: « Celui qui se fera humble comme ce petit enfant est le plus grand dans le royaume des cieux » (Matth., XVIII, 1). « Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps marqué; déchargez-vous sur lui de toutes vos sollicitudes, car lui-même prend soin de vous » (I Petr., V, 6). « Humiliez-vous devant le Seigneur, il vous élèvera » (Jac., IV, 10).

« Le Seigneur mortifie et il vivifie; il conduit à toute extrémité et il en ramène; il appauvrit et il enrichit, il abaisse et il élève » (1 Rois, II, 6).

L'union de l'humilité profonde et d'une magnanimité toute surnaturelle est particulièrement mystérieuse dans les saints. Ils reproduisent ici la vie du Sauveur, tout en restant fort loin de lui. Il convient d'y insister un peu, car il y a là une grande leçon pour nous.

Les saints se déclarent d'une part les derniers des hommes, à raison de leur infidélité à la grâce, et d'autre part ils sont d'une dignité surhumaine.

Saint Paul, par exemple, dit de lui: « Jésus après sa résurrection est apparu à Céphas, puis aux Douze. Après cela il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères... Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton. Car je suis le moindre des Apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu » (I Cor., XV, 8). Il parle même des infirmités qui l'humilient, et

qui l'obligent à supplier Dieu de venir à son secours (II Cor., XII, 7).

D'autre part, le même saint Paul, devant défendre son ministère contre les faux apôtres, écrit avec magnanimité: « Sont-ils enfants d'Abraham ? Moi aussi. Sont-ils ministres du Christ ? - Ah ! Je vais parler en homme hors de sens, je le suis plus qu'eux: bien plus qu'eux par les travaux, par les coups, les emprisonnements..., j'ai été trois fois battu de verges, lapidé, exposé à la mort... » Il énumère ses travaux, ses sollicitudes, il parle même des visions et des révélations qu'il a reçues de Dieu (I Cor., XI, 22).

Mais à la fin, revenant à une plus profonde humilité, il écrit (II Cor., XII, 7): « De crainte que l'excellence de ces révélations ne vînt à m'enfler d'orgueil, il m'a été donné un aiguillon dans ma chair, un ange de Satan pour me souffleter (afin que je ne m'enorgueillisse point). Aussi, trois fois j'ai prié le Seigneur de l'écartier de moi, et il m'a répondu: Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que ma puissance se montre tout entière. Je préfère donc bien volontiers me glorifier de mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi. » Saint Thomas dans son *Commentaire* sur ce chapitre de la II^e Ep. aux Cor., a écrit admirablement sur l'union de l'humilité et de la magnanimité en saint Paul; nous traduisons ici ce qu'il en dit: « Comme la charité, remarque-t-il, est la racine des vertus, l'orgueil est le commencement de tout péché (Eccli., X, 13). C'est le désir désordonné de notre propre excellence: on la veut alors sans la subordonner à Dieu. On se détourne ainsi de lui, c'est le principe de toute faute; et c'est pourquoi Dieu résiste aux superbes (Jac., IV, 6). Or comme il y a, dans les bons, le bien dont on peut s'enorgueillir, Dieu permet quelquefois que ses élus aient en eux quelque infirmité, quelque défaut, et parfois un péché mortel, qui les empêche de s'enorgueillir, qui les humilie vraiment; et leur fasse reconnaître que par leurs propres forces ils ne peuvent tenir ou persévérer. L'apôtre saint Paul en particulier aurait pu s'enorgueillir de bien des choses: il était un instrument d'élection pour porter la foi aux Gentils (Act., IX, 15); il avait été ravi au troisième ciel, et il avait entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un

homme de révéler (II Cor., XII, 4); il avait beaucoup souffert pour le Christ, il avait été jeté plusieurs fois en prison, flagellé; il était vierge, « ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle » (I Cor., VII, 25); il avait travaillé plus que tous, comme il le dit (I Cor., XV, 10); et en particulier il avait des choses divines une haute connaissance qui peut enfler. C'est pourquoi le Seigneur lui donna un remède à l'orgueil. Pour que l'excellence de ses révélations ne l'enorgueillisse pas, il reçut un aiguillon dans la chair, une infirmité humiliante, qui crucifiait son corps pour guérir son âme... Comme il le dit, un ange de Satan venait le souffleter. Combien le pécheur doit trembler, si le grand Apôtre, l'instrument d'élection n'est pas sûr de lui-même. Trois fois il supplia ardemment le Seigneur de le délivrer de cet aiguillon; trois fois, c'est-à-dire souvent et instamment. Il entendit alors cette parole: *Ma grâce te suffit*, elle te préservera du péché. La force divine se montre dans la faiblesse, qui est une occasion d'exercer les vertus d'humilité, de patience, d'abnégation. L'homme, sachant sa faiblesse, est plus attentif à résister, et du fait qu'il lutte, il se fortifie. Je me glorifierai donc volontiers dans mes infirmités, dit saint Paul, puisque je suis ainsi plus humble, et je dois combattre pour que la puissance du Christ habite en moi et y porte tous ses fruits de grâce »¹⁶.

Il y eut quelque chose de semblable chez saint Pierre, humilié d'avoir renié Notre-Seigneur pendant la Passion; il perdit ainsi toute présomption et mit sa confiance, non plus en lui-même, mais en Dieu seul.

Le principe de la conciliation de l'humilité et de la magnanimité chrétienne est exprimé en ces paroles de saint Paul (II Cor., IV, 7): « Nous portons ce trésor (de la vérité divine) dans des vases de terre, afin qu'il paraisse que cette souveraine puissance de l'Évangile vient de Dieu et non pas de nous ».

Une des plus belles formules de la conciliation de l'humilité et de la magnanimité est celle-ci, qui est extraite des œuvres de saint Thomas: « Le serviteur de Dieu doit toujours

¹⁶ S. Thomas, In Epist. II ad Cor., XII, 7.

se considérer comme un commençant et tendre toujours vers une vie plus parfaite et plus sainte, sans s'arrêter jamais¹⁷».

Ainsi dans les grands saints se concilient l'humilité et la magnanimité; ils tendent vers de grandes choses au milieu des épreuves et des humiliations.

Mais il y a toujours entre eux et le Sauveur une immense différence; le Christ très humble reste sans aucun péché, sans la moindre faute à déplorer, très humble dans son absolue impeccabilité et sa souveraine dignité.

Dans la Bienheureuse Vierge Marie, toute proportion gardée, il y a quelque chose de semblable; elle a été préservée de toute faute, et dans son Magnificat, elle apparaît à la fois très humble et très grande, terrible au démon: « Mon âme glorifie le Seigneur... Il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante... Désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse, car il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant... Il a renversé les orgueilleux de leur trône et il a élevé les petits».

Quelque chose de semblable apparaît aussi, pour notre consolation, dans la vie de l'Église, épouse du Christ. En toute son histoire se vérifie la parole: « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » Jésus le dit en parlant des invités qui prennent la première place, et de nouveau dans la parabole du pharisien et du publicain (Luc, XIV, 11; XVIII, 14).

L'Église, dans les persécutions semble souvent vaincue; elle est pourtant toujours victorieuse; dans son humilité, elle tend vers ces grandes choses qui sont la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Il doit y avoir enfin quelque chose de semblable en tout chrétien, surtout en tout religieux; il doit être vraiment humble comme une racine cachée sous la terre et il doit tendre toujours vers ces grandes choses qui sont une foi plus vive, une

¹⁷ Cf. S. THOMAS, Comm. in Ep. ad Hebr., VI, lect. 1: « Quantum ad aestimationem, semper debet homo esse sicut incedens et tendens ad majora, Phil., III, 12. Non quod jam coeperim aut quod jam perfectum sim... Et semper debet niti homo transire ad statum perfectum, Phil., III, 13: Quae retro sunt obliviscens, ad ea quae priora sunt me extendens. »

espérance plus ferme, une charité plus ardente, une union à Dieu chaque jour plus intime, plus pure et plus forte. Ainsi se concilient les extrêmes, comme la racine profonde de l'arbre qui figure l'humilité et la branche la plus haute qui est le symbole de la charité, toutes les vertus sont connexes et grandissent ensemble, comme la racine s'enfonce toujours dans le sol, pendant que la plus haute branche s'élève vers le ciel.

Ainsi dans le corps mystique du Sauveur doivent se réaliser ces paroles de saint Léon dites de Jésus lui-même: « L'humilité est soutenue par la majesté, la faiblesse par la force, la mortalité par l'éternité¹⁸».

Peu à peu dans le corps mystique du Christ: « ce qu'il y a de mortel est absorbé par la vie » (II Cor., IV, 4). - « Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité » (I Cor., XV, 53), pour que s'accomplisse le mystère de la Rédemption, pour que le Verbe incarné nous applique le fruit de ses mérites et soit actuellement et pleinement l'Auteur du salut.

Quelle grandeur dans ce titre *Salutis auctor* ! Et comme il s'unit avec ces paroles: « Recevez ma doctrine, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » Daigne le Sauveur nous accorder la grâce de lui devenir semblable; nous n'avons d'humilité vraie que celle qu'il nous donne, encore faut-il sincèrement la lui demander et accepter le chemin qui y conduit.

¹⁸ « Suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab aeternitate mortalitas. »

APPENDICE - Gloria Crucis

« *Le Christ s'est humilié... jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* »
(Philipp.. II, 8.)

Nous reproduisons ici un manuscrit parvenu entre nos mains, en y ajoutant quelques notes explicatives. C'est une, élévation sur la gloire du Christ par rapport à la profondeur de ses humiliations et de ses souffrances.

« *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son fils unique » (Jean, III, 16). Dans le grand mystère de l'Incarnation, mystère d'amour ineffable, il y a un noyau impénétrable à la raison humaine, il y a un secret que Dieu seul révèle: le pourquoi des douleurs immenses de la passion rédemptrice.

Si, devant l'image du Crucifié, chaque âme chrétienne peut dire: « *Jesus crucifixus, pignus amoris Patris mei !* Jésus crucifié, gage de l'amour de mon Père ! » aucune n'est capable de dire la raison qui a motivé le décret de la Passion et de la Mort du Fils de Dieu; ce décret est le secret de l'amour divin¹⁹. Les excès d'humiliation, les indicibles ignominies auxquelles le Verbe incarné s'est soumis pour obéir à son Père et par amour pour les hommes, ses frères, ces excès, cet océan de souffrances, on les adore, mais on ne les explique pas... jusqu'au jour où le Seigneur soulève lui-même le voile qui couvre « ce saint des saints ».

Alors le mystère demeure mystère, mais, éclairée sur le secret, l'âme extasiée contemple les ineffables harmonies du divin chef-d'œuvre: la gloire de la Croix rédemptrice.

¹⁹ Il ne s'agit pas ici du motif de l'Incarnation, mais du motif des souffrances immenses de la Passion rédemptrice, alors que le moindre acte d'amour du Sauveur suffisait à nous racheter.

Les paroles de la Sainte Ecriture: « *Gloriam meam alteri non dabo*. Je ne donnerai pas ma gloire à une autre » (Isaïe, XLII, 8, XLVIII, 11), résumant ce qui se cache en ce secret de la Passion et de la mort du Christ Jésus, et contiennent en même temps la merveilleuse harmonie de toutes les œuvres divines.

Oui, de toute éternité Dieu avait voulu l'Incarnation du Verbe, son Fils, comme Rédempteur du monde et chef de l'humanité rachetée. Or, en Notre-Seigneur Jésus-Christ la grâce (habituelle) a pour fin principale la plus éminente union que Dieu puisse accorder à une nature créée, c'est-à-dire l'union hypostatique, par laquelle le Fils de Marie, jouissant dès le sein maternel de la vision béatifique, pouvait affirmer: « Le Père et moi nous sommes un ». Cette grâce fut donnée à Jésus-Christ pour la fin qui l'a fait descendre sur terre, laquelle fin n'est autre que la satisfaction que, comme chef de son corps mystique, il devait offrir au Dieu trois fois saint. Cependant, en raison de la dignité infinie de la Personne du Verbe, *une seule goutte du sang de sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait pu suffire pour racheter mille mondes s'ils existaient*. Donc ce n'est pas dans la *nécessité* de racheter l'humanité pécheresse que nous devons chercher *le motif des excès de la très sainte Passion et de la très sainte Mort du Christ*.

Cherchons-la plutôt dans les splendeurs de la gloire de l'Incarnation (ou de la manifestation de la bonté rayonnante du Sauveur), parce que c'est là que nous la trouverons. La gloire essentielle de Dieu, la gloire incommunicable et propre à l'adorable Trinité est devenue, dans le mystère de l'Incarnation, le partage magnifique de la sainte humanité de Jésus. C'est l'aigle des Évangélistes qui le dit dans le Prologue de son Évangile: « *Et le Verbe s'est fait chair; et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du fils unique du Père, plein de grâce et de vérité* » (Jean, I, 14). Les excès de douleur et d'humiliation de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur furent la compensation exigée par la sagesse divine, qui fait toutes choses avec poids et mesure, en

échange de la gloire ineffable dont jouirait éternellement l'Homme-Dieu²⁰.

Oui, « *gloriam meam alteri non dabo* » avait dit Yahvé par son prophète, et ces paroles ne furent pas démenties, pas même en faveur du Verbe incarné, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ, par sa Passion et sa Mort, n'a pas seulement arraché à la domination de Satan et de la mort le monde entier, mais encore il a conquis pour sa très sainte humanité le droit d'être intronisé dans les tabernacles éternels à la droite du Père. C'est à la nécessité de conquérir ce droit²¹ que le Seigneur fait allusion le soir de la Résurrection lorsqu'il dit aux disciples d'Emmaüs : « *O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffre ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?* » (Luc, XXIV, 25-26).

En effet, admirable, indicible est la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque c'est la gloire du Fils unique du Père, et comme telle cette gloire excède la capacité de compréhension de l'intellect humain et angélique: seul Dieu même peut l'apprécier pleinement, puisque lui seul se connaît autant qu'il est connaissable.

Bien que cette gloire du Fils unique soit indicible, un texte évangélique nous donne un peu de lumière à ce sujet. Le voici: « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine, comme dit l'Écriture », (Jean, VII, 38). Jésus le disait à tous à voix forte à la fête des tabernacles. Et l'Évangéliste saint Jean ajoute: « *Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.* » Donner aux âmes le Saint-Esprit, voilà la gloire du Christ ressuscité, gloire unique, ineffable. Et l'écrivain sacré poursuit et dit: « *Car l'Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* » (Ibid).

²⁰ Cela ne veut certes pas dire que Jésus par sa douloureuse Passion a mérité l'Incarnation; le principe du mérite ne peut dire mérité. Mais cela veut dire, comme il est dit plus loin, que Jésus a mérité ainsi l'exaltation de son nom, comme l'affirme avec toute la tradition saint Thomas d'Aquin.

²¹ Ce qu'il avait par droit de naissance, il l'a eu aussi par droit de conquête.

L'Esprit-Saint sera donné à la Pentecôte lorsque, par les humiliations de la Passion et de la Mort, le Seigneur Jésus entrera dans sa gloire parce que celui qui s'abaisse sera élevé » (Luc, XVIII, 14).

Et qui ne s'est jamais humilié comme le Pontife de la Nouvelle Alliance, le Christ Notre-Seigneur ? Aussi, comme de justice personne n'a jamais été et ne sera jamais exalté comme lui: « *Le Christ Jésus s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père* » (Philipp. II, 8). O gloria crucis ²².

Ces pages éclairent d'un jour spécial les humiliations du Sauveur, la nuit obscure de sa Passion, et celle aussi que doivent traverser les saints. On comprend mieux ainsi ce qu'a écrit saint Jean de la Croix à ce sujet, et les souffrances réparatrices qu'ont dû porter de grands serviteurs de Dieu comme saint Paul de la Croix. On sait qu'après avoir été élevé à l'âge de trente et un ans à l'union transformante, il passa quarante-cinq ans par des souffrances intérieures continuelles et des plus profondes pour le salut des pécheurs. Il était très intimement configuré à Jésus crucifié: la profondeur, la durée, la continuité de ses souffrances étaient proportionnées à l'éternel poids de gloire « *aeternum gloriae pondus* » selon l'expression de saint Paul, qu'il devait recevoir dans le ciel. On voit ainsi l'élévation des vertus infuses et ce que doivent être chez les progressants et les parfaits les progrès de l'humilité: « Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé » (Luc., XVIII, 14).

²² Saint Thomas dit équivalentement (IIIa, q. 46, a. 1): « Le Christ, par l'humilité de sa Passion, a mérité la gloire de son exaltation. » Voir aussi ibidem, a. 3: Par la douloureuse passion Jésus nous manifeste aussi l'excès de son amour, jusqu'à la folie de la Croix; par suite, les hommes sont beaucoup plus éclairés sur la gravité du péché et sur le prix de la grâce, germe de la vie éternelle, participation à la vie intime de Dieu.

JE VEUX VOIR DIEU

ORGUEIL ET HUMILITÉ

PAR LE PÈRE MARIE-EUGÈNE
DE L'ENFANT-JÉSUS



L'HUMILITE²³

«En présence de la Sagesse infinie, on peut m'en croire, mieux vaut étudier un peu l'humilité et en produire un seul acte, que de posséder toute la science du monde»²⁴.

Dès les premières Demeures, SAINTE THÉRÈSE nous a parlé de la nécessité de la connaissance de soi pour avancer dans la vie spirituelle. Nous avons recueilli son enseignement dans un des premiers chapitres de cette étude²⁵. Mais cette connaissance, même précise de ce que nous sommes devant DIEU et de nos tendances mauvaises ne suffit pas. Elle doit passer dans notre vie et dans notre âme, y créer une disposition et même une attitude, un comportement de l'âme en toute sa vie spirituelle. Ce n'est qu'en se transformant en humilité que la connaissance de soi acquiert toute son activité.

²³ Encore enfant, il s'oriente vers le sacerdoce. Après la Première guerre mondiale où il expérimente la puissante protection de Thérèse de l'Enfant-Jésus, il reprend ses études au Séminaire de Rodez, y témoignant d'une profonde vie spirituelle. La découverte de saint Jean de la Croix lui révèle sa vocation au Carmel de la Réforme thérésienne où il entre au lendemain de son ordination sacerdotale, le 4 février 1922. Il prend le nom de Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. Dès les débuts de son ministère, il s'emploie à diffuser la doctrine spirituelle des Maîtres du Carmel et, convaincu de l'actualité de l'héritage de Thérèse de Jésus (Thérèse d'Avila), il travaille à renforcer la vitalité des Carmels de France, dont il est nommé Visiteur Apostolique par Pie XII en 1948. Dans l'Ordre, il assume diverses charges parmi lesquelles celles de Définiteur Général (1937-1954) et de Vicaire Général (1954-1955). Il sera, à sa mort, Provincial des Carmes Déchaux d'Avignon-Aquitaine. Son maître ouvrage, *Je veux voir Dieu*, synthèse des richesses doctrinales du Carmel, nous livre sa propre expérience spirituelle. Appelé par Dieu à transmettre sa grâce à un grand nombre d'hommes, il fonde à Venasque (Vaucluse, France), en 1932, l'Institut séculier Notre-Dame de Vie dont les membres, laïcs et prêtres, veulent témoigner du Dieu vivant et le révéler aux hommes de notre temps. Son désir est d'ouvrir à tous les chrétiens, en plein monde et dans la vie ordinaire, les chemins de la contemplation et de la sainteté. Il passe sur l'autre rive de la Vie le 27 mars 1967, un lundi de Pâques, jour où lui-même aimait célébrer la joie pascale de Marie, Mère de Vie.

²⁴ Vie, ch. XV, p. 151.

²⁵ Cf. Perspectives, ch. III «Connaissance de soi».

SAINTE THÉRÈSE ne se lasse pas de proclamer la nécessité de la vertu d'humilité. La découvre-t-elle dans une âme, elle est rassurée quelles que soient les formes d'oraison qui l'accompagnent. Ne la trouve-t-elle pas, elle est inquiète, y aurait-il des dons surnaturels et naturels les plus brillants, car, dit-elle : *«Il n'y a pas de toxique au monde qui empoisonne aussi promptement le corps, que l'orgueil ne tue la perfection»*²⁶.

Mais en cette étape de la vie spirituelle, l'humilité est particulièrement nécessaire. C'est parce que les âmes des troisièmes Demeures en manquent qu'elles ne vont pas plus loin: *«Si l'on veut avancer, écrit-elle en ces troisièmes Demeures, il faut avoir une humilité profonde, comme vous l'avez bien compris : c'est là, à mon avis, le point défectueux pour les âmes qui ne pénètrent pas plus avant dans ces Demeures»*²⁷.

Au seuil des quatrièmes Demeures, elle écrit encore: *«Lorsque vous vous serez conformées à ce que j'ai marqué pour ceux qui habitent les Demeures précédentes, pratiquez l'humilité et encore l'humilité : c'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous Lui demandons»*²⁸.

Cette insistance de la Sainte nous montre que nous ne pouvons aller plus loin sans approfondir son enseignement sur l'humilité. Après nous être convaincus de sa nécessité, nous verrons ses degrés ainsi que les formes d'orgueil auxquelles elle s'oppose et nous dirons un mot des moyens pour l'acquérir.

A. NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ

L'âme en ces régions doit se disposer aux emprises de la Sagesse d'amour. Si le don de soi provoque cette Sagesse, l'humilité l'attire irrésistiblement. C'est ce que la conduite de

²⁶ Chemin perfection, ch. XIII, p. 642.

²⁷ II^o Demeure, ch. II.

²⁸ IV^o Demeure, ch. II.

Notre Seigneur dans l'évangile nous découvre d'une façon lumineuse.

A suivre JÉSUS dans sa vie publique, on ne peut point ne pas remarquer la sage discrétion qu'il observe dans la manifestation de la qualité de sa mission et de sa doctrine. Il use habituellement, en effet, de paraboles dont le symbolisme plus clair, certes, pour des Orientaux que pour nous, laissait cependant place à de telles obscurités que les apôtres en demandaient ordinairement en particulier, l'explication détaillée.

Un jour qu'il cheminait avec ses apôtres à Césarée de Philippe, JÉSUS leur pose la question : *«Qui dit-on que je suis?»*. Ils lui répondirent : *«les uns disent JEAN-BAPTISTE; d'autres ÉLIE ; d'autres un prophète»*. *«Mais vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis ?»* PIERRE lui répondit : *«Vous êtes le CHRIST, le fils du DIEU vivant»*. JÉSUS lui répondit : *«Heureux es-tu, Simon bar-Jona, car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père céleste»*. Et alors il enjoignit aux disciples de ne dire à personne qu'il était le CHRIST».

Cette scène nous montre que JÉSUS n'avait pas révélé lui-même à ses apôtres sa messianité, et que, même en cette deuxième année de sa prédication, il ne voulait pas qu'on la dévoile publiquement.

La foule d'ailleurs cherche à pénétrer le mystère qui entoure les origines de JÉSUS et sa mission. Saint JEAN nous fait entendre un écho des discussions passionnées qui s'élèvent à ce sujet lors de la fête des Tabernacles, la dernière année de la vie publique du Sauveur.

Entre autres : *«Il y en eut dans la foule qui dirent en entendant ces paroles «C'est vraiment le Prophète !», et d'autres dirent «C'est le CHRIST !» A quoi d'autres objectaient : «Mais est-ce que le CHRIST vient de Galilée ? L'écriture ne dit-elle pas que c'est de la race de DAVID et de Bethléem, la cité de DAVID, que le CHRIST doit venir ? Ainsi la foule était-elle divisée à son sujet»*.

JÉSUS ne dissipe pas l'équivoque. Au cours du dernier entretien intime après la CÈNE, les Apôtres constatent enfin

avec joie : *«Voici que maintenant vous parlez clairement et sans parabole aucune. Maintenant nous savons que vous savez tout, sans avoir besoin qu'on vous interroge. C'est pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de DIEU».*

Tandis que JÉSUS laisse dans l'obscurité ou du moins dans la pénombre, même pour les siens, les vérités les plus importantes sur sa personne, voici que dès la première année de sa prédication, il dévoile ses secrets à certaines âmes qui semblent les lui arracher. Il s'agit de NICODÈME et de la SAMARITAINE. Analysons ces deux épisodes narrés par SAINT JEAN dans les premiers chapitres de son Évangile.

NICODÈME est un docteur de la loi, membre du SANHÉDRIN; il fait partie de l'aristocratie religieuse et sociale de Jérusalem. Comme maints de ses collègues, il a écouté et accueilli avec faveur JÉSUS à son premier voyage à Jérusalem. Il doit être cependant spécialement troublé et ému, car il prend la décision, lui docteur de la loi, d'aller trouver et interroger JÉSUS, un homme qui n'a pas de lettres. Il ira pendant la nuit. La démarche est timide, mais non point sans mérite si on considère la qualité de NICODÈME.

Le dialogue s'engage : *«Rabbi, nous savons que vous êtes un maître, venu de la part de DIEU, car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui».*

JÉSUS lui répondit : *«En vérité, en vérité je te le dis, à moins de renaître de nouveau, nul ne peut avoir le royaume de DIEU !»*

JÉSUS semble prévenir les questions de NICODÈME. Celui-ci ne comprend pas. *«Comment l'homme peut-il renaître une fois vieux ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère, pour renaître ?»* JÉSUS lui répondit : *«En vérité, en vérité je te le dis, à moins de renaître de l'eau et de l'esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de DIEU. Ce qui naît de la chair est chair, ce qui naît de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne pas si je te dis : il faut renaître de nouveau. Le vent souffle où il veut : vous entendez son souffle, mais sans savoir d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de celui qui renaît de l'esprit».*

Le langage est élevé, digne d'un tel interlocuteur. NICODÈME comprend de moins en moins. *«Comment cela*

peut-il se faire ?» JÉSUS répartit : «Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas cela !»

Le coup est direct, presque dur, donné par un homme sans lettres à un docteur de la loi. NICODÈME l'accepte sans protester. Il écoute maintenant et il comprend. L'humiliation a ouvert son intelligence et par cette blessure bienfaisante, JÉSUS verse à flots la lumière : «*Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme. Et de même que MOÏSE a élevé le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croiront en lui aient la vie éternelle. Car DIEU a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croiront en lui ne périssent pas*».

Mystère de l'Incarnation et mystère de la Rédemption sont révélés à NICODÈME en ces premiers mois de la prédication de JÉSUS alors que tous les autres ignorent. NICODÈME a compris. Il se souviendra et, au jour où se réalisera le drame du Calvaire, tandis que les Apôtres auront fui devant le mystère de la Croix, lui-même vaillamment sortira de l'ombre et apportant «une centaine de livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès» se joindra à JOSEPH D'ARIMATHIE pour rendre les suprêmes devoirs au divin crucifié.

Quelques jours après, JÉSUS quitte Jérusalem. Pour revenir en Galilée, il emprunte le chemin direct de la Samarie. Après de longues heures de marche, le voici vers midi auprès du puits de Jacob, près de Sichar. Tandis que les disciples sont partis à la ville voisine pour chercher des provisions, une femme de Samarie s'approche pour puiser de l'eau. JÉSUS lui demande à boire. La SAMARITAINE s'étonne. Elle a deviné en cet étranger un juif. Comment ose-t-il donc, lui juif, demander un tel service à une samaritaine ; lui homme, aborder ainsi une femme ? Ne sait-il donc pas la haine implacable qui divise Juifs et Samaritains ? Ne doit-il pas s'estimer heureux qu'on le laisse en paix ? Hautaine et presque haineuse, elle répond : «*Comment, Juif, me demandez-vous à boire à moi, Samaritaine ?*»

JÉSUS ne se laisse pas émouvoir par ce ton et cette attitude : *«Si tu savais le don de DIEU et qui est celui qui te demande à boire, c'est toi qui lui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive».*

La femme ironise maintenant, un peu embarrassée peut-être : *«D'où tireriez-vous l'eau vive ? Seriez-vous plus grand que Jacob qui nous a donné ce puits ?»*

JÉSUS insiste et précise : *«Celui qui boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif».*

Cette description a fait naître un désir qui s'exprime respectueusement : *«Seigneur, donnez-moi de cette eau, pour que je n'aie plus soif!».*

La SAMARITAINE n'a pas encore compris. Elle n'est pas prête d'ailleurs pour recevoir le don merveilleux que lui propose le Maître. La conversation se poursuit : *«Va appeler ton mari et reviens».* *«Je ne suis pas mariée»* répondit-elle. JÉSUS lui dit : *«Tu as raison de dire que tu n'es pas mariée, car tu as eu cinq maris, et celui que tu as présentement n'est pas ton mari: tu as bien raison»*

Sous le choc de cette révélation humiliante, la femme change d'attitude. Elle était hautaine et presque insultante ; la voici respectueuse, humble et soumise. Par la blessure de l'humiliation acceptée, la lumière est déjà entrée dans son âme : *«Seigneur, dit-elle, je vois que vous êtes prophète».*

Cette blessure béante s'ouvre pour recevoir la lumière. Et JÉSUS va la donner abondamment. C'est des juifs et non de Samarie, que vient le salut, dit-il. Mais que cette femme se console : *«L'heure vient, et nous y sommes, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité».*

C'est l'assurance de l'Église. La SAMARITAINE vraiment insatiable reprend : *«Je sais que le Messie doit venir, celui qu'on appelle le CHRIST. A sa venue, il nous instruira de tout».* JÉSUS lui dit : *«C'est moi-même, moi qui te parle».*

En sa joie qui lui fait oublier sa cruche près du puits, cette femme s'empresse auprès de ses compatriotes pour leur annoncer la bonne nouvelle et *«Il y eut en cette ville bon*

nombres de Samaritains qui crurent en Lui sur l'attestation de cette femme».

Les flots d'eau vive qui étaient descendus en son âme par la blessure profonde de l'humiliation, y étaient devenus aussitôt selon la parole du Maître «une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle».

De ces épisodes évangéliques rapprochons la conversion de l'apôtre SAINT PAUL racontée dans les ACTES DES APÔTRES : «*SAUL ne respirant que meurtre et tuerie contre les disciples du Seigneur, alla demander au grand-prêtre des lettres pour les synagogues de DAMAS, afin que, s'il y découvrait quelques adeptes de cette doctrine, hommes ou femmes, il pût les amener à Jérusalem chargés de chaînes*»

Il les obtient. Le jeune pharisien, heureux et fier de la mission qui lui est confiée, part pour Damas à la tête d'une escorte. Que rêve-t-il ? Haine et ambition, sans nul doute.

Mais le voici terrassé sur la route : «*SAUL, SAUL, pourquoi me persécutes-tu ? -Qui êtes-vous Seigneur ? Répondit-il. -Je suis JÉSUS que tu persécutes. Mais lève-toi, entre dans la ville, il te sera dit ce que tu dois faire*»

SAUL se relève aveugle, les vêtements maculés de poussière. C'est ainsi au bras d'un de ses compagnons qu'il entre dans la ville. Pendant trois jours, il reste privé de lumière, sans boire ni manger. Impuissance, solitude, humiliation : c'est ce que SAUL trouve à DAMAS où il était venu, dans le brillant éclat d'une mission, apporter la terreur avec les armes d'une puissance et d'une haine dont il était fier.

Au bout de trois jours, ANANIE vint le trouver dans la maison de JUDAS où il s'était réfugié et lui imposa les mains «*Aussitôt il lui tomba des yeux comme des écailles, il recouvra la vue et reçut le baptême. Et quand il eut mangé, les forces lui revinrent*».

C'est ainsi, par la porte basse de l'humiliation que PAUL, le grand apôtre, entra dans le christianisme et dans la lumière du grand mystère dont il sera le prédicateur et le ministre.

Ces traits n'ont pas seulement une valeur épisodique ; ils nous mettent en présence d'une loi de la diffusion de la lumière et de la miséricorde divines, dont JÉSUS donnera un jour la formule dans une prière de reconnaissance.

C'était au retour de la mission des soixante-douze disciples, envoyés pour prêcher, et qui étaient revenus joyeux, disant: «Seigneur, les démons eux-mêmes se sont soumis en votre nom».

JÉSUS tréssaille de joie dans l'Esprit-Saint et dit : *«Je vous loue, ô Père, Maître du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, tandis que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, car tel est votre bon plaisir»*. DIEU donne ses trésors aux humbles, tandis qu'il les dissimule aux orgueilleux et aux suffisants.

C'est cette loi qui guide jésus en son action. Il n'est pas de péché qu'il n'ait abordé et en des contacts qui auraient pu être dangereux pour d'autres que pour lui. Il s'arrête chez ZACHÉE le publicain à Jéricho. Il défend MARIE la pécheresse, qui verse du parfum sur sa tête, oint ses pieds et les essuie de ses cheveux ; mais il est un contact que JÉSUS n'accepte pas et contre lequel il se soulève et s'indigne, c'est celui de l'orgueil des Pharisiens qu'il maudit en des apostrophes indignées.

Le CHRIST JÉSUS poursuit son action dans l'Église suivant la même loi. C'est ce que proclament tous les maîtres de vie spirituelle et plus spécialement ceux qui ont expérimenté l'action débordante de DIEU.

SAINTE THÉRÈSE D'AVILA affirme : *«Je ne me souviens pas d'avoir reçu une seule de ces grâces signalées, dont je vais parler dans la suite si ce n'est quand j'étais anéantie à la vue de mon extrême misère»*²⁹.

SAINTE ANGÈLE DE FOLIGNO écrit : *«Plus l'âme est affligée, dépouillée et humiliée profondément, plus elle conquiert, avec la pureté, l'aptitude des hauteurs. L'élévation*

²⁹ Vie, ch. XXII, 17, 21.

dont elle devient capable se mesure à la profondeur de l'abîme où elle a ses racines et ses fondations»³⁰.

La même note ardente marque le témoignage de RUYSBROECK : *«Quand l'homme considère au fond de lui-même avec des yeux brûlés d'amour l'immensité de DIEU... quand l'homme ensuite se regardant lui-même compte ses attentats contre l'immense et fidèle Seigneur... il ne connaît pas de mépris assez profond pour se satisfaire... Il tombe dans un étonnement étrange, l'étonnement de ne pas pouvoir se mépriser assez profondément... Il se résigne alors à la volonté de DIEU... et, dans l'abnégation intime, il trouve la paix véritable, invincible et parfaite, celle que rien ne troublera. Car il s'est précipité dans un tel abîme que personne n'ira le chercher là... Il me semble pourtant qu'être plongé dans l'humilité, c'est être plongé en DIEU, car DIEU est le fond de l'abîme, au-dessus de tout et au-dessous de tout, suprême en altitude et suprême en profondeur, c'est pourquoi l'humilité comme la charité, est capable de grandir toujours... L'humilité est si précieuse qu'elle obtient les choses trop hautes pour être enseignées ; elle atteint et possède ce que la parole n'atteint pas»*³¹.

RUYSBROECK note d'ailleurs que l'humilité ne trouve pas nécessairement sa source dans le péché : *«Nos péchés... sont devenus pour nous des sources d'humilité et d'amour. Mais il importe de ne pas ignorer une source d'humilité beaucoup plus haute que celle-ci. La VIERGE MARIE, conçue sans péché, possède une humilité plus sublime que MADELEINE. Celle-ci fut pardonnée; celle-là fut sans tâche. Or, cette immunité absolue, plus sublime que tout pardon, fit monter de la terre au ciel une action de grâces plus haute que la conversion de MADELEINE»*³².

C'est sur cette attirance de l'humilité et de la pauvreté que SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS compte pour faire descendre la miséricorde divine sur son âme. L'amour de

³⁰ Sainte Angèle de Foligno, trad. Hello, ch.XIX.

³¹ Ruysbroeck, trad. Hello. Livre III, l'Humilité.

³² Ruysbroeck, trad. Hello. Livre V, Innocence et repentir.

la pauvreté devient donc la disposition fondamentale de sa voie d'enfance spirituelle. Dans une lettre à sa sœur MARIE, elle affirme en effet : *«Oh, je vous en prie, comprenez-moi ; comprenez que pour aimer Jésus et être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant. Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile, car le véritable pauvre d'esprit, où le trouvera-t-on ? Il faut le chercher bien loin dit l'auteur de l'Imitation»*³³.

A sa sœur CÉLINE elle avait écrit : *«Plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera 6. Voilà bien le caractère de Notre Seigneur : il donne en DIEU, mais il veut l'humilité du cœur»*³⁴.

SAINTE THÉRÈSE traduisait ainsi son expérience. Elle sentait que c'était sa petitesse qui avait attiré les grâces que DIEU lui avait accordées avec une telle abondance.

Un petit épisode de la fin de sa vie devait le lui montrer avec une clarté particulière. La Sainte se trouvait dans sa cellule, en proie à la fièvre, et voici qu'entre une religieuse qui lui représentait la justice, en compagnie de Mère AGNÈS qui lui représentait les douceurs de la miséricorde, pour lui demander un travail de peinture difficile à exécuter.

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ne peut maîtriser un petit geste d'impatience. Les deux religieuses s'excusent et se retirent, comprenant sa fatigue. Ce premier mouvement involontaire provoqué par la fièvre a profondément humilié la petite Saine. Le soir, elle écrit à Mère AGNÈS une lettre où elle dit : *«Votre petite fille a versé de douces larmes tout à l'heure ; des larmes de repentir, mais encore plus de reconnaissance et d'amour. Ah ! Ce soir je vous ai montré ma vertu, mes trésors de patience ! Et moi qui prêche si bien les autres !!! Je suis contente que vous ayez vu*

³³Lettre à Marie, 17 sept. 1896, Lettres de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, (LISIEUX, 1948), p. 341.

³⁴ Lettre à Céline, Noël 1896, Ibid. p. 359.

mon imperfection... Petite Mère... vous comprendrez que, ce soir, le vas de la miséricorde divine a débordé pour votre enfant. Ah ! Dès à présent, je le reconnais : oui, toutes mes espérances seront comblées... Oui, le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses désirs»³⁵.

La lumière qui a jailli de cette humiliation a déchiré le voile obscur qui couvre l'avenir et a découvert à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'étendue de sa mission future.

Cette attirance irrésistible de l'humilité permet d'établir une certaine équivalence entre l'humilité et le don de Dieu à une âme c'est-à-dire sa perfection.

«Connaître le tout de Dieu et le rien de l'homme, proclame Sainte Angèle de Foligno, voilà la perfection».

Saint Jean de la Croix affirme en tout son enseignement que le «rien», réalisation de la pauvreté, équivaut à l'obtention du «tout» qui est Dieu.

En son langage naïf une carmélite arabe, dont l'âme resta simple et candide au milieu des événements merveilleux et des grâces les plus extraordinaires, Sœur Marie de Jésus-Crucifié, disait: *«Sans l'humilité, nous sommes aveugles, dans les ténèbres ; tandis qu'avec l'humilité l'âme marche dans la nuit comme le jour. L'orgueilleux est comme le grain de froment jeté dans l'eau ; il enfle, il grossit Exposez ce grain au soleil, au feu : il sèche, il est brûlé. L'humble est comme le grain de froment jeté en terre : il descend, il se cache, il disparaît, il meurt, mais c'est pour reverdir au ciel».* *«Imitez les abeilles, disait-elle encore, cueillez partout le suc de l'humilité. Le miel est doux ; l'humilité a le goût de Dieu ; elle fait goûter Dieu»³⁶.*

L'humilité a le goût de Dieu ! Partout où elle se trouve, Dieu descend, et partout où Dieu se trouve ici-bas il s'en revêt comme d'un manteau qui dissimule sa présence aux

³⁵ Lettre à Mère Agnès de Jésus-Christ par e R.P. Buzy.

³⁶ Vie de Sainte Marie de J. C., par le R.P. Buzy.

orgueilleux et la révèle aux simples et aux petits. JÉSUS paraissant en ce monde y vient comme un enfant enveloppé de langes. C'est le signe donné aux bergers pour le reconnaître : *«Et ceci vous servira de signe leur dit l'ange : vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche»* (Luc, 11, 12).

Ce signe de l'humilité marque toujours le divin ici-bas. Tout commentaire affaiblirait, nous semble-t-il, la lumière qui jaillit de ces modes d'agir de Jésus et la force savoureuse de ces témoignages sur la nécessité de l'humilité. De même, à peine est-il besoin de conclure. Le spirituel, parvenu en ces régions où ses vertus ne peuvent poser leurs actes parfaits, où son âme ne peut progresser que grâce à l'action directe de la Sagesse d'amour qui habite en elle, ne pourra évidemment obtenir cette intervention divine que par l'humilité. Il s'offrira aux illuminations divines par les humiliations, conseille PASCAL. Il ne sera saisi et agi par DIEU que s'il est humble, et l'action divine sera habituellement à la mesure de son humilité. *Sapientiam praestans parvulis* : DIEU donne sa sagesse aux petits. L'humilité deviendra son gagne-pain spirituel. Telle est la loi à laquelle toute âme est soumise. Elle ne progressera qu'en s'y soumettant.

«La hauteur et la profondeur s'enfantent l'un l'autre»

SAINTE ANGÈLE DE FOLIGNO

«En présence de la Sagesse infinie, on peut m'en croire, mieux vaut étudier un peu l'humilité et en produire un seul acte, que de posséder toute la science du monde»
SAINTE THÉRÈSE³⁷.

DIEU ne peut se passer de l'humilité. Il l'aime tant qu'à ses yeux, elle peut suppléer à tout le reste parce qu'elle attire effectivement tous les dons de DIEU.

B. DEGRÉS ET FORMES DE L'HUMILITÉ

Progrès dans l'humilité et développement de la grâce sont si étroitement unis que SAINT BENOÎT dans son

³⁷ Vie, ch. XV, p. 151.

ÉCHELLE DE LA PERFECTION distingue douze degrés d'humilité, correspondant à douze degrés de la vie spirituelle.

Si séduisante et si justifiée que soit cette distinction, nous ne l'adopterons pas, car il nous paraît que sur le plan pratique de la vie morale, il est très difficile de distinguer ces douze degrés et le passage de l'un à l'autre.

Il nous semble préférable de distinguer d'une façon plus générale les degrés d'humilité d'après la lumière qui l'éclaire, et ses formes différentes d'après les formes d'orgueil auxquelles elle s'oppose.

DEGRÉS D'HUMILITÉ

En expliquant pourquoi la vertu d'humilité exerce une si singulière attirance sur DIEU, SAINTE THÉRÈSE nous en donne une définition lumineuse : *«Je me demandais un jour pour quelle raison Notre Seigneur était si ami de la vertu d'humilité. Et à un moment où je n'y pensais plus ce me semble, il me vint tout-à-coup la suivante : c'est parce que DIEU est la suprême Vérité et que l'humilité consiste à marcher selon la vérité. Or c'est une très haute vérité, que de nous-mêmes nous n'avons rien de bon, mais plutôt la misère et le néant. Quiconque ne le comprend pas marche dans le mensonge ; mais plus on le comprend, plus on se rend agréable à la souveraine Vérité, parce que l'on marcha dans ses sentiers»*³⁸.

Attitude de vérité devant DIEU, l'humilité sera donc en dépendance étroite de la lumière qui l'éclaire. C'est ce que souligne le VÉNÉRABLE JEAN DE SAINT-SAMSON³⁹ en distinguant à la suite de SAINT BERNARD dans le VRAI ESPRIT DU CARMEL deux sortes d'humilité: l'une qu'il appelle claire et raisonnable ; l'autre, fervente.

³⁸ Sainte Thérèse d'Avila, vi^e demeure, ch. x, p. 1016

³⁹ Vénérable Jean de Saint-Samson 1571/1636, frère convers au carmel de dol et de rennes, musicien et aveugle, *«le plus clair flambeau de la réforme de Touraine»* et *«mystique du plus haut vol»* dit Bremond.

«L'humilité claire et raisonnable est celle qu'éclaire la lumière de la raison, et qui s'établit sur un travail d'examen de soi-même et de méditation sur les vérités surnaturelles et les exemples de Notre Seigneur. L'âme voyant son impuissance dans l'action, ses fautes, le péché en elle, ou encore les abaissements et les humiliations du CHRIST-jésus, comprend la nécessité de s'humilier pour réaliser la vérité que lui découvre son intelligence et pour imiter le divin modèle.

L'humilité fervente «plus infuse qu'acquise» dit JEAN DE SAINT-SAMSON, est produite dans l'âme par un rayon de lumière divine, qui, découvrant la transcendance de DIEU éclairant la pauvreté de l'âme ou un mystère du CHRIST, met ainsi l'âme en sa place dans la perspective de l'Infini ou dans lumière du CHRIST :

Ici dit JEAN DE SAINT-SAMSON, la raison cède, et l'homme ravi dans le silence éternel et ayant dépassé toute son intelligence, sa raison et soi-même, il tombe et défaut totalement à sa compréhension. Il voit en cet abîme combien le pouvoir humain est court et limité pour la compréhension de cette infinie immensité».

«Plâtre et mensonge» dira de l'humilité raisonnable comparée à l'humilité fervente JEAN DE SAINT-SAMSON, qui cultive l'hyperbole et le superlatif pour suppléer à la pauvreté du langage symbolique dont usent ordinairement les mystiques et dont l'emploi est limité pour lui par sa cécité.

Voici le témoignage de sainte THÉRÈSE : «Quand l'esprit de DIEU agit en nous, il n'est pas nécessaire de rechercher péniblement des considérations pour nous exciter à l'humilité et à la confusion de nous-mêmes. Le Seigneur met en nous une humilité bien différente de celle que nous pouvons nous procurer par nos faibles pensées. La nôtre, en effet, n'est rien en comparaison de cette humilité vraie et éclairée que Notre Seigneur enseigne alors et qui produit en nous une confusion capable de nous anéantir... Plus ses faveurs sont élevées, plus cette connaissance est profonde»⁴⁰.

⁴⁰ Vie, ch. XV, pp. 154-155.

Cette lumière intense met non seulement en relief les défauts extérieurs mais éclaire les profondeurs et en quelque façon l'être même de l'âme qui découvre ainsi sa petitesse et sa pauvreté absolues devant l'infini : «Son indignité lui apparaît évidente, écrit encore SAINTE THÉRÈSE, comme dans un appartement où le soleil donne en plein. Il n'est aucune toile d'araignée qui puisse demeurer cachée. Elle découvre la profondeur de sa misère. Elle est tellement éloignée de la vaine gloire qu'il lui semble impossible d'en avoir. C'est de ses propres yeux qu'elle a vu son peu de pouvoir, ou plutôt son incapacité absolue... Sa vie passée et la grande miséricorde de DIEU se présentent ensuite à elle dans toute la vérité, et cela sans que son entendement soit obligé d'aller à la poursuite de considérations, car il trouve alors tout préparé ce qu'il doit comprendre et ce qui doit faire son aliment»⁴¹.

Et à SAINTE CATHERINE DE SIENNE, Notre Seigneur disait aussi : «*Sais-tu, ma fille, qui tu es et qui je suis ? Tu es celle qui n'est pas. Je suis Celui qui suis*»

En toute humilité fervente, c'est l'Être de DIEU, avec sa majesté et sa puissance, qui, d'une façon plus ou moins consciente pour l'âme, se dresse dans l'obscurité en face d'elle et lui découvre ce qu'elle est.

Aussi cette lumière, telle le Verbe de DIEU, produit ce qu'elle exprime. Tandis en effet que dans l'humilité raisonnable la conviction créée dans l'esprit a besoin d'un acte de la volonté pour s'exprimer dans l'attitude et la vie, la lumière de l'humilité fervente est non seulement éblouissante, mais efficace : elle crée un sentiment profond qui envahit tout l'être, une expérience vécue de la petitesse et de la misère qui place l'âme dans l'attitude de la vérité.

Autant et plus que l'intensité de la lumière, c'est cette expérience et cette réalisation qui font la valeur de l'humilité fervente. Souvent douloureuse en même temps que paisible, cette expérience en SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS nous apparaît joyeuse : «*Ô JÉSUS ! Que ton petit oiseau est heureux d'être faible et petit, que deviendrait-il s'il*

⁴¹ Vie, ch. XIX, p. 182.

était grand?... Jamais il n'aurait l'audace de paraître en ta présence, de sommeiller devant toi... Oui, c'est là encore une faiblesse du petit oiseau, lorsqu'il veut fixer le Divin Soleil et que les nuages l'empêchent de voir un seul rayon, malgré lui ses petits yeux se ferment, sa petite tête se cache sous la petite aile et le pauvre petit être s'endort, croyant toujours fixer son Astre chéri. A son réveil, il ne se désole pas, son petit cœur reste en paix...»⁴².

«...Maintenant, je me résigne à me voir toujours imparfaite et j'y trouve ma joie»⁴³.

«Il m'arrive bien des faiblesses, mais je ne m'en étonne jamais... C'est si doux de se sentir faible et petit»⁴⁴.

On ne se lasse pas d'écouter de tels accents. Est-il un saint en qui nous puissions admirer un triomphe si paisible et si joyeux de l'humilité fervente ? D'ailleurs, au témoignage même de **SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS**, cette humilité fervente fut la grande grâce de sa vie : *«J'aime mieux convenir tout simplement que le Tout-Puissant a fait de grandes choses en l'âme de l'enfant de sa divine Mère, et la plus grande, c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance»⁴⁵.*

Et cette humilité fervente fut au principe de toutes ses grandeurs : *«Je pensai que j'étais née pour la gloire, et cherchant le moyen d'y parvenir, le Bon DIEU m'inspira les sentiments que je viens d'écrire. Il me fit comprendre aussi que ma gloire à moi ne paraîtrait pas aux yeux mortels, qu'elle consisterait à devenir une grande sainte !!! Ce désir pourrait sembler téméraire si l'on considère combien j'étais faible et imparfaite et combien je le suis encore après huit années passées en religion, cependant, je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir une grande sainte, car je ne compte pas sur mes mérites, n'en ayant aucun, mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même. C'est Lui seul qui*

⁴² Man. autob., b fol. 5 r°

⁴³ Man. autob., a fol. 74 r°

⁴⁴ Noviss. verba, 5 juillet, pp. 45-46

⁴⁵ Man. autob., c fol. 4 r°

se contentant de mes faibles efforts m'élèvera jusqu'à Lui, et, me couvrant de ses mérites infinis, me fera Sainte»⁴⁶.

Cette humilité fervente est aussi à la base de toute sa doctrine d'enfance spirituelle, car «Plus on est faible, sans désirs ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant»⁴⁷.

Cette humilité fervente, fruit de l'action de l'Esprit-Saint, est celle qui attire ses nouvelles effusions. C'est celle qui fait entrer l'âme dans les QUATRIÈMES DEMEURES et l'y fait progresser vers les sommets de la vie spirituelle.

C. MOYENS POUR ACQUÉRIR L'HUMILITÉ

Les maux graves dont il est la source, les formes de plus en plus subtiles sous lesquelles il se dissimule doivent créer chez le spirituel la crainte salutaire et comme la hantise de l'orgueil, tandis que les richesses divines qu'attire l'humilité la lui rendent souverainement désirable. Comment acquérir cette vertu ? Nous ne pouvons que traiter brièvement ce problème pratique, maintes fois abordé.

Dès les PREMIÈRES DEMEURES, SAINTE THÉRÈSE a souligné que l'âme doit établir les fondements de l'humilité sur la connaissance de soi. L'examen de conscience doit fournir les données de cette connaissance de soi.

Toutefois la Sainte nous avertit dès le début que la connaissance de soi la plus profonde n'est point acquise par une introspection directe, mais par le regard sur les perfections de DIEU. Elle nous met en garde contre les fausses humilités entretenues par le démon, qui prolongent les repliements sur soi inutiles, produisent la contrainte dans l'action et engendrent finalement le découragement⁴⁸.

⁴⁶ Man. autob., a fol. 32 r^o

⁴⁷ Lettre à Marie, 17 septembre 1896, lettres de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, p. 341.

⁴⁸ Cf. Perspectives, ch. III connaissance de soi : moyens de l'acquérir, p. 49.

D'ailleurs l'examen de conscience ne saurait produire que l'humilité raisonnable. Or, c'est l'humilité fervente dont l'âme a besoin dans les régions de la vie spirituelle où nous sommes parvenus.

1. Cette humilité fervente est le fruit de la lumière de DIEU sur l'âme. Il serait donc vain de prétendre l'acquérir par ses propres efforts.

De plus l'orgueil est un ennemi subtil, qui semble se dérober à toute atteinte, fuyant toujours plus loin en des régions plus profondes de l'âme. Il se relève plus dangereux sous les coups qu'on lui porte, se glorifiant des triomphe de l'humilité qui croyait l'avoir abattu.

Cependant, bien que les actes d'humilité n'aient par eux-mêmes qu'une efficacité relative, ils sont un témoignage de notre bonne volonté que DIEU agréé et qu'il récompense par des grâces efficaces.

«Dès que vous êtes tentée (d'orgueil), écrit SAINTE THÉRÈSE, suppliez la supérieure de vous commander quelques offices bas, ou de vous-mêmes faites-les de votre mieux, étudiez la manière de briser votre volonté dans les choses qui lui répugnent et que le Seigneur vous découvrira ; de la sorte la tentation durera peu»⁴⁹.

Il n'est pas rare en effet que la grâce coule abondante de gestes et d'attitudes d'humilité qui voulaient être sincères, et dans lesquels s'exprimaient surtout des désirs de vérité et de lumière.

2. La prière est le moyen recommandé par Notre Seigneur pour obtenir les faveurs divines : *«Quel remède avons-nous, mes sœurs, contre cette tentation ? Le meilleur semble être celui que notre Maître nous enseigne. Il nous dit de prier et de supplier le Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation»⁵⁰.*

Le pauvre, conscient de sa misère, tend la main. L'orgueilleux qui voit son orgueil doit se faire mendiant de la lumière de vérité qui crée l'humilité, et sa prière doit se faire

⁴⁹ Chemin perf, ch. XIII, p. 641

⁵⁰ Chemin perf, ch. XI, p. 783

d'autant plus instante que l'orgueil est plus grand et que l'humilité est le fondement et la condition de tout progrès spirituel. Fréquemment, la sainte Église met sur les lèvres du religieux l'ardente supplication du *MISERE* (*Psaume 51*), demande de pardon et de lumière dans le péché ; constamment l'orgueilleux, conscient de son péché que DIEU a maudit, doit se ranger à la dernière place parmi les pécheurs pour attirer sur lui un regard de la Miséricorde divine. L'orgueil qui a pris l'habitude de supplier humblement fait jaillir lui-même une source de lumière et de vie⁵¹.

3. Il est nécessaire de demander la lumière d'humilité. Il n'importe pas moins de la bien recevoir. Lorsque l'âme vit placée sous cette lumière à la fois purifiante et humiliante qui lui découvre le mal qui est en elle, lorsque *«son indignité lui apparaît évidente, comme dans un appartement où le soleil donne en plein, il n'est aucune toile d'araignée qui puisse demeurer cachée ; (qu') elle découvre la profondeur de sa misère, (et qu') elle découvre la profondeur de sa misère, (et qu') elle est tellement éloignée de la vaine gloire qu'il lui semble impossible d'en avoir»*⁵², elle doit remercier DIEU avec effusion de cette lumière et conserver précieusement la conviction savoureuse qu'elle lui apporte. C'est une réponse à la prière.

4. Il est une autre réponse divine, moins savoureuse parfois, mais que la même connaissance doit accueillir: c'est *l'humiliation* elle-même.

Ces humiliations que nous apportent nos déficiences, nos tendances peut-être déjà rétractées, nos défaites, ou même les erreurs sinon la malveillance du prochain, sont de précieux témoignages de la sollicitude de DIEU qui use pour la formation des âmes de toutes les ressources de sa puissance et de sa sagesse. Comment les juger autrement lorsqu'on voit toute grâce profonde jaillir de l'humiliation comme de son

⁵¹ Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a composé une *«prière pour obtenir l'humilité»* Noviss. Verba, p. 207.

⁵² Vie, ch. xix, p. 182.

terrain normal ? Les accepter est un devoir ; en remercier DIEU indique qu'on en a compris la valeur ; les demander avec SAINT JEAN DE LA CROIX, c'est déjà être avancé dans la profondeur et la sagesse divine.

«...rangeons-nous humblement, dit SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, parmi les imparfaits, estimons-nous de petites âmes qu'il faut que le bon DIEU soutienne à tout instant... il suffit de s'humilier, de supporter avec douceur ses imperfections : voilà la vraie sainteté»⁵³.

«Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur» proclame JÉSUS.

L'humilié et la douceur sont ses vertus caractéristiques, le parfum personnel de son âme, celui qu'il laisse sur son passage et qui indique les lieux où il règne.

L'humilité du CHRIST JÉSUS, humilité fervente par excellence, procède de la lumière du VERBE qui habite corporellement en lui et l'écrase de sa transcendance. Car entre la nature divine et la nature humaine du CHRIST-JÉSUS, unies par les liens de l'union hypostatique, subsiste la distance de l'Infini... Cet Infini écrase l'humanité et la plonge en des abîmes d'adoration et d'humilité où nul autre ne saurait le suivre, car nul autre n'a contemplé de si près et si profondément l'Infini.

Mais cet infini est amour qui se donne, onction qui se répand. Aussi, l'écrasement qu'il produit est-il suave, paisible et béatifiant. Le CHRIST-JÉSUS est aussi doux qu'il est humble.

Humilité et douceur, force et suavité, parfum du CHRIST⁵⁴ et aussi parfum de l'humilité fervente, c'est déjà et signe authentique de contacts divins et un appel discret mais pressant à de nouvelles visites de la Miséricorde de DIEU.

⁵³ A Céline, 7 juin 1897, lettres de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pp. 405-406.

⁵⁴ Avec beaucoup de pénétration, l'abbé Huvelin, directeur du père de Foucauld disait que le christianisme réside tout entier dans l'humilité aimante.

LITANIES DE L'HUMILITE

CARDINAL MERRY DEL VAL

Après la mort de saint Pie X, le Cardinal Merry del Val exerce la fonction d'Archiprêtre de la Basilique Saint-Pierre, et collabore avec les Congrégations romaines. En comparaison de sa charge antérieure de Secrétaire d'État, sa nouvelle situation le met à l'ombre, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il y trouve l'occasion de donner plus de temps à la prière et à l'étude silencieuse, mettant en pratique son idéal: *«Trouver Dieu dans la prose sanctifiante du devoir quotidien. Silence et recueillement. Prière et activité. Sacrifice et amour»*.

Le Cardinal Merry del Val est en effet un homme d'oraison. Chaque jour, après sa Messe, il récite ce qu'il appelle les «Litanies de l'Humilité», composées par lui, mais restées inconnues jusqu'à sa mort. Elles révèlent une âme qui aime intensément Notre-Seigneur et qui a contemplé assidûment les abaissements de sa Passion. Avide d'humilité, n'ayant jamais cherché les honneurs, le Serviteur de Dieu désire disparaître aux yeux du monde.

Il écrit: *«Considérez que l'humilité est la base de la Sainte Famille. Dans l'humilité de vos rapports de famille, vous pourrez arriver à avoir la paix. Notre-Seigneur a passé trente années de sa Vie à enseigner l'humilité des vertus domestiques, pour en faire comprendre l'importance et mériter la grâce de l'imiter. Le premier, le plus grand enseignement de Notre-Seigneur est l'humilité: l'humilité d'esprit, de volonté, de cœur. Nous devons nous efforcer d'imiter l'humilité du Coeur de Jésus, son Union avec son Père, son abandon, sa docilité à la Volonté du Père. Comme Lui, abandonnez-vous à la volonté de Dieu, dans les petites choses comme dans les grandes choses, dans les peines de chaque jour, dans les contrariétés et les difficultés de la vie. Acceptez des mains de Notre-Seigneur les peines par amour pour Lui et voyez, dans les consolations qu'Il vous accorde, les preuves de sa miséricordieuse tendresse»*.

Ô Jésus, doux et humble de cœur,
Rendez mon cœur semblable au Vôtre.

Ô Jésus, doux et humble de cœur,
Écoutez-moi.

Du désir d'être estimé,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être aimé,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être exalté,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être honoré,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être loué,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être préféré à d'autres,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être consulté,
Délivrez-moi, Jésus.

Du désir d'être approuvé,
Délivrez-moi, Jésus.

De la peur d'être humilié,
Délivrez-moi, Jésus.

De la peur d'être méprisé,
Délivrez-moi, Jésus.

De la crainte d'être rejeté,
Délivrez-moi, Jésus.

De la crainte d'être calomnié,
Délivrez-moi, Jésus.

De la peur d'être oublié,
Délivrez-moi, Jésus.

De la peur d'être ridiculisé,
Délivrez-moi, Jésus.

De la peur d'être lésé,
Délivrez-moi, Jésus.

De la crainte d'être soupçonné,
Délivrez-moi, Jésus.

Que d'autres puissent être aimés plus que moi,
Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Que d'autres puissent être estimés plus que moi,
Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Que, selon le monde, d'autres puissent croître et moi
diminuer,

Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Que d'autres puissent être choisis et moi mis de côté,

Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Que d'autres puissent être loués et qu'on ne fasse pas
attention à moi,

Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Que d'autres puissent être préférés à moi en tout,

Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Que d'autres deviennent plus saints que moi,
pourvu que je puisse devenir aussi saint que je le devrais.

Jésus, accordez-moi la grâce de le désirer.

Prions

Dieu, qui résistez aux orgueilleux
et donnez votre grâce aux humbles,
accordez-nous la vraie humilité,
celle dont votre Fils unique a donné l'exemple à ses fidèles,
pour que jamais l'orgueil en nous ne provoque votre colère,
mais qu'au contraire notre soumission attire sur nous
les dons de votre grâce. Par Jésus-Christ, votre Fils.